

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 564—SAMEDI, 23 FEVRIER 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS — LA VEUVE, TABLEAU DE M. DESCELLES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 FEVRIER 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Chronique.—Carnet du *Monde Illustré*.—Une bouchée de pain (avec gravure), par Jean des Erables.—Poésie : Le vent, par Charles Fuster.—Bibliographie, par P. B.—Question historique, par M. Koslowski.—Méditation sur la patience, par Mgr Perraud.—Primes du mois de janvier : Liste des réclamants.—Exilé par lettre de cachet, par Régis Roy.—Histoire naturelle, par A. Saget.—Propos du docteur, par le Dr Ambo.—Un conseil par semaine.—Le coin des enfants : Qu'est-ce qu'il faut faire (avec gravures) ? par F. Dupin de Saint-André.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilletons : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Beaux-Arts : La veuve.—Moose River : Pont en construction du "Quebec Central" ; Eglise de Valcourt ; Roxton Falls : Fromagerie ; Lac Mégantic ; Manufacture de papier.—Sault-au-Récollet : Noviciat des RR. PP. Jésuites.—Montréal : Comité de la fermeture à bonne heure.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



peine commercerait-on à se remettre des émotions de la perte de l'Elbe que de nouvelles angoisses ont été ressenties par les *terriens* au sujet de la *Gascogne*.

C'est aujourd'hui une chose du passé mais son souvenir restera longtemps gravé dans la mémoire de nos contemporains.

Chose curieuse à remarquer, c'est que les passagers qui se trouvent à bord d'un navire en retard et secoué par la tempête ne se font aucune idée de l'inquiétude à laquelle sont en prise ceux qui les attendent.

En descendant de la *Gascogne*, les voyageurs ne cachèrent pas leur étonnement de voir tant de milliers de personnes sur les quais et se demandaient pourquoi on semblait les regarder avec tant de curiosité.

J'ai éprouvé ce même sentiment, il y a quelques années, au retour d'un voyage en Europe

fait en compagnie de MM. Faucher de Saint-Maurice, Pinault, Dechêne et de l'abbé Van de Moortel.

En arrivant à Saint-Jean de Terre-Neuve, où nous avons été forcés de relâcher par suite du manque de charbon et pour réparer nos avaries, nous fûmes tout surpris d'apprendre que l'on était très inquiets de nous au Canada car nous n'avions jamais ressenti la moindre appréhension pendant les dix-sept jours que nous avons passés en mer ; et Dieu sait pourtant quelles épouvantables bourrasques nous avions essuyées !

Il semble que la notion du danger n'existe pour ainsi dire pas sur l'océan et c'est avec toute confiance que l'on se repose sur le capitaine qui a charge de nous conduire au port.

Le *Times* de Londres, qui n'est pas prodigue de compliments envers la marine française, dit à ce sujet :

L'arrivée de la *Gascogne* au moment où l'inquiétude sur son salut était extrême, est une leçon de haute importance pour le public. Elle nous fait voir que la traversée de l'Atlantique n'offre pas de danger quand même le navire serait en retard d'une semaine. De plus, sur ces bâtiments de construction moderne, on peut voyager par n'importe quel temps, en aussi grande sécurité que dans un train de chemin de fer.

Il est de fait que de nos jours il est rare de rencontrer des gens qui aient peur de faire la traversée de l'Atlantique.

*** Quelque chose d'étonnant pour l'Amérique, c'est cette réponse du capitaine Bandelon a qui des reporters demandaient des renseignements biographiques pour accompagner son portrait :

—Des renseignements ! mais, je n'en ai pas à donner, je n'ai pas de biographie, *il ne m'est jamais rien arrivé !*

Cette réponse est un enseignement.

Ce sont toujours ces gens-là qui méritent une biographie. Il leur est arrivé tant d'aventures ils se familiarisent tellement avec le danger et les choses extraordinaires, qu'ils en arrivent à croire réellement qu'il ne leur est rien arrivé.

Quelle différence avec les médiocrités, ou encore pire !

Nous voyons tous les jours des individus, à peine échappés de collège, sans études, écrire à tort et à travers, sans style, sans idées, qui semblent porter un défi au vide barométrique par le vide de leur cerveau, se faire faire des biographies par d'autres aussi vides qu'eux-mêmes et vouloir poser pour des êtres ayant produit quelque chose.

Ceci est d'un grotesque tellement *écœurant*, pour employer une expression canadienne courante, qu'on se demande si cela peut-être vrai.

Le temps, qui est un grand maître et un grand niveleur, détruira ces crétiens.

*** Il y a dans la vie des individus qui ont une veine étonnante,—veine que je ne leur envie pas jusqu'à un certain point,—celle de se faire des rentes en exploitant les humains, avec toutes les meilleures intentions du monde, au reste, paraît-il.

Témoin ce général Booth,—général !—qui a inventé l'Armée du Salut et qui vient d'être reçu par le gouverneur-général et lady Aberdeen,—excellentes gens que leur grandeur expose à toutes les entrevues,—pour leur soumettre un projet pour "dépeupler le vieux monde et peupler les colonies anglaises par delà les mers."

Ces mots sont renversants, dépeupler le vieux monde et peupler les colonies anglaises par delà les mers !

Si cancre que l'on puisse être en géographie, on se demande quelles peuvent être les colonies anglaises qui ne sont situées par delà les mers.

Mais cela ne fait rien, il paraît qu'il faut glisser sur ce sujet et ne voir que l'intention parfaite du "général."

En vérité, qu'a-t-il donc inventé ce général, qui n'a jamais vu que le feu des rampes de théâtre, et que penser de ce réformateur, de ce grand colonisateur qui n'a rien découvert ni rien fait, jusqu'à présent, que ses propres affaires ?

** Il demande de vastes terrains, ce général, afin de faire émigrer au Nord-Ouest "une population saine et laborieuse qui fournira au Canada de bons et utiles citoyens."

Est-ce à dire que l'émigration n'a jusqu'à présent été ni saine ni laborieuse, en Canada ? Vraiment, ce n'est pas là un compliment à l'adresse des Anglais qui ont tant émigré depuis cinquante ans !

Serait-ce parce que les futurs émigrants appartiennent à cette armée du Salut qu'ils en seront meilleurs ?

Mystère et ridicule !

Ces nouveaux sauveurs d'âmes sont proches parents des modernes sauveurs de peuples ; il faut s'en défier beaucoup.

Si Booth n'a rien inventé au point de vue moral, pas plus que le duc d'Orléans ne l'a fait à propos de la France, le premier a au moins pour lui cet avantage, de ne pas vouloir détruire la forme du gouvernement de son pays, car il sait que s'il tentait pareille aventure la police anglaise lui mettrait bien vite la main au collet.

Les races latines sont moins accessibles à ces nouveautés que les races saxonnnes et c'est tant mieux pour nous. Nous gardons nos vieilles croyances et ces champignons, fondateurs de nouvelles religions, nous laissent très froids.

Les Français n'ont pas cru aux doctrines de Booth et malgré leur nouvelle étiquette, ils n'ont pas cherché longtemps pour découvrir qu'elles étaient vieilles et passées de mode.

Et leurs descendants les Canadiens ne se sont pas laissés prendre à ses invites, se souvenant toujours du "pays clair, du pays bleu tout baigné d'or" comme dit si bien Charles Fuster.

*** On voit d'étonnantes choses dans nos journaux.

Un de nos grands organes français de Montréal annonce ainsi le prochain départ d'un citoyen de cette ville pour faire le tour du monde, à pied,—notez le bien, à pied :

M. J. G. Thaler est un grand marcheur : sa taille seule et sa force herculéenne le prouvent. Or, le printemps prochain, voulant peut-être conquérir le titre de roi des marcheurs, M. Thaler partira de Montréal—à pieds toujours—pour un voyage autour du monde, en se dirigeant vers l'Ouest. Il traversera l'Amérique jusqu'à San Francisco, passera au Japon—par paquebot, bien entendu—gagnera du Japon en Chine, puis visitera les Indes ; poursuivant toujours vers l'Ouest il s'arrêtera quelques semaines à Jérusalem et reprendra sa course infatigable. Il piquera alors vers l'Autriche, sa patrie, et y séjournera juste le temps de dire un bonjour à tous ses parents. Ensuite il visitera l'Italie, la Suisse, la France, la Belgique et passera en Angleterre d'où il s'embarquera pour le Canada. Ce tour du monde ne lui prendra pas moins de sept ans.

M. Thaler a fixé son départ, de Montréal au lundi de Pâques prochain.

Cascabel, lui, au moins, a traversé l'Alaska, le détroit de Behring *sur la glace* et toute la Sibérie à pied.

M. Thaler ne fera rien de bien extraordinaire, puisqu'il aura un bon bateau de San Francisco à Yokohama !

* * * Tiré d'un journal de Québec :

Hier soir, madame X..., en se levant se rendit à la cuisine pour embrasser son mari qui venait d'allumer le feu. En s'approchant de lui, elle tomba à la renverse et se brûla les deux mains dans le crachoir, et on constata, en la relevant, qu'elle avait la cheville du pied brisée."

L'auteur de cette chose aurait du ajouter que le mari, en voyant sa femme en aussi piètre état, s'était suicidé en se coupant en morceaux, qu'il mit dans un sac et jeta dans le Saint-Laurent.

On pourrait même continuer et aller beaucoup plus loin.



CHRONIQUE

D'un livre récemment publié par M. Hermann Jakucke, sur le prince de Bismarck, je tire une amusante histoire sur la façon fort originale dont s'y prenait le futur grand homme, lorsqu'il n'était que le représentant du gouvernement prussien à la Diète de Francfort, pour assurer l'inviolabilité de ses lettres.

On disait, en effet, que les plis des représentants des puissances étaient souvent ouverts, et leur contenu communiqué à Vienne. Le représentant du Hanovre s'en plaignait même à M. de Bismarck, qui lui affirma que rien de semblable ne lui arrivait. Bon prince d'ailleurs, lorsque cela ne pouvait nuire à ses intérêts, le représentant de la Prusse ne fit aucune difficulté pour révéler à son collègue le procédé qu'il employait.

Il l'emmena dans un des plus pauvres quartiers de la ville, se ganta soigneusement, puis, avisant une misérable boutique d'épicerie, il y entra et demanda un savon. Parmi ceux qu'on lui offrit, tous assez grossiers, il fit choix de celui dont l'odeur était la plus pénétrante, et le glissa dans sa poche, au grand étonnement de son compagnon qui ne comprenait rien à ces préparatifs.

Puis il demanda des enveloppes ordinaires et, entre toutes celles qui lui étaient offertes, prit la plus commune. La lettre préparée pour son gouvernement y fut aussitôt glissée, et M. de Bismarck se mit en devoir d'écrire. Mais ses gants et plus encore sa mauvaise volonté rendaient l'opération difficile, si bien qu'avec un geste d'impatience le diplomate pria l'épicier d'écrire son adresse, ce que le bonhomme s'empressa de faire.

La lettre alors alla rejoindre dans la poche le morceau de savon, et dès qu'il fut dans la rue, le représentant de la Prusse dit en riant à son collègue :

—Qu'ils essayent, maintenant, de reconnaître ma lettre sous cette écriture et ces parfums mélangés du savon, du hareng et du fromage !

* * *

La réforme de "l'habit noir."

Le classique habit noir, déjà si fort battu en brèche, vient de trouver de nouveaux et irréductibles adversaires parmi les gentlemen londoniens qui composent la puissante association connue sous le titre "d'Union en faveur de l'hygiène et de l'art appliqués au costume."

Ces messieurs viennent de lancer un manifeste virulent, au cours duquel ils proclament la déchéance de l'habit noir actuel et préconisent l'adoption d'un nouveau costume masculin.

En voici la description :

Habit et culotte de velours dans les tonalités brune, pourpre ou verte ; gilet de soie blanche, bas brodés et souliers à boucles, chemise de soie blanche à col rabattu, manchettes tuyautées et cravate de fine soie blanche.

Les promoteurs de cette révolution vestimentaire ajoutent qu'il sera indispensable de porter les cheveux longs et bouclés, si possible. (Cette dernière clause n'est peut-être pas la moins difficile à observer.)

* * *

Calino, d'après une version acceptable, n'est pas un mythe, et il paraît que ce type de la naïveté burlesque a réellement existé.

Calino, c'était son vrai nom, était un garçon fort connu des artistes qui fréquentaient, vers 1846, l'ancien café de la Porte Saint-Martin, à Paris.

Employé chez un marchand de tableaux de la rue Vivienne, il faisait la joie des clients de la maison, qu'il stupéfait par ses naïvetés.

Un amateur vint un jour marchander deux petits tableaux :

—C'est huit mille francs, dit Calino.

—Oh ! répond le client, c'est un peu cher.

—Oui, en effet, riposte Calino d'un air candide, vous avez raison, car moi-même, je n'en donnerais pas vingt-quatre sous.

Malgré cette façon de comprendre les affaires, Calino s'était amassé une petite fortune, et lorsqu'il mourut en 1849, il laissa à sa veuve, qui habitait alors Ménilmontant, trois à quatre mille francs de rente.

Calino est devenu un type légendaire, comme Jocrisse. On retrouve *Calinot*, avec un *t*, dans un livre fantaisiste, *Une voiture de masques*, et au théâtre, dans une pièce en un acte intitulée : *Calino*, de Théodore Barrière et Fauchery, représentée au Vaudeville en 1856.

Mais l'origine de son nom est plus ancienne. *Calinot* est le diminutif du vieux mot *Calin*, niais, employé dans ce sens par Tallemant des Réaux.

* * *

S'il n'y avait pas de poussière, nous n'aurions ni ciel bleu, ni nuages, ni pluie, ni neige, ni splendides couchers de soleil. La poussière est la base de tout cela. Les plus petites parcelles reflètent la lumière bleue : aussi le firmament lointain, où flottent les plus légers atomes, paraît-il bleu. La fumée d'un bout de cigare qui brûle est bleuâtre ; celle qui sort de la bouche est blanche, parce que les molécules en sont plus larges et peuvent refléter plus de lumière blanche. Le ciel des villes paraît gris ou blanchâtre parce qu'il y a plus de poussière dans l'atmosphère des cités. Le rôle le plus important de la poussière c'est d'amener de la pluie. Les particules flottantes recueillent de l'humidité, laquelle se précipite en pluie. On a dit que de toute l'eau évaporée par le soleil de la surface de la mer et de celle de la terre il n'y a pas une goutte qui ne se condense sur une parcelle de poussière.

Sans la poussière, l'air serait saturé de vapeurs qui se condenseraient sur tout objet à portée. La vapeur entrerait dans nos habitations, saturerait nos vêtements et dégoutterait des murailles et des meubles. Si la présence de la poussière nous ennuie parfois, son absence nous incommoderait bien davantage encore.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On parle beaucoup, en ce moment, d'établir un collège classique français à Ottawa.

* * *

Le nouvel empereur de Russie vient déjà de recevoir de nombreuses menaces de mort.

* * *

Une dépêche de Rome annonce que par suite de la faiblesse physique du Pape, les réceptions habituelles données par Sa Sainteté ont été suspendues.

* * *

Wei-Hai-Wei est prise et la flotte chinoise est au pouvoir des Japonais ! L'empereur chinois a donné ordre à Li-Hung Chang lui-même de se rendre au Japon pour y discuter les conditions auxquelles la paix pourra être obtenue.

* * *

Il est fortement question d'établir à Québec un réseau de tramways électriques parcourant les principales rues et aboutissant au château Frontenac. Un train spécial se rendrait toutes les demi-heures à Sainte-Anne de Beaupré et aux Chutes Montmorency au pied desquelles on établirait un hôtel et un parc magnifiques.

* * *

Le MONDE ILLUSTRÉ donnera, la semaine prochaine, quelques vues prises durant l'excursion de samedi dernier, lors de l'inauguration du chemin de fer des Comtés-Unis. C'est la maison Laprés et Lavergne qui, malgré les difficultés causées par le vent, a réussi, pendant le voyage, à prendre ces vues pour notre journal.

* * *

La *Gascoigne*, grand navire de la Compagnie Transatlantique, est arrivée le 12 courant à New-York, après une traversée terrible de dix-huit jours, durant laquelle ses machines se brisèrent quatre fois. Le beau bâtiment assailli par d'effroyables tempêtes, a pu cependant résister à la mer et a été accueilli à New-York par les acclamations de la foule et les saluts de tous les navires qui se trouvaient alors dans le port. Les passagers font le plus grand éloge du capitaine et de l'équipage de la *Gascoigne* dont la conduite a été admirable en cette périlleuse circonstance.

* * *

Le Lundi Gras, 25 courant, aura lieu à la salle académique du Gesù, rue Bleury, une grande séance dramatique et musicale donnée pour la conférence de Saint-Vincent de Paul de l'Immaculée Conception. Madame la Mairesse et les femmes des juges de Montréal ont gracieusement permis que cette soirée de charité fut donnée sous leur patronage.

Le programme comprend une pièce de Labiche, interprétée par MM. Martin, Dumouchel, Migneault, Surveiller, Charbonneau, Richard et Foisy ; chant, musique, déclamation, etc., etc. Plusieurs artistes de bonne volonté ainsi que quelques membres du chœur du Gesù ont promis leur concours à cette soirée pour laquelle tout fait présager un beau succès.

On peut avoir des billets au Gesù, chez MM. Cadioux et Dérome et à l'Immaculée Conception.

* * *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—L. J. M., Montréal.—Votre article n'a pas été accepté. Ainsi que nous l'avons plusieurs fois annoncé, les manuscrits envoyés à nos bureaux ne sont pas rendus.

J. M. L., Saint-Jean.—Votre dernier envoi sera prochainement publié.

L., Montréal.—Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir accepter votre poésie : du reste, elle nous est arrivée un peu tard. Quand vous aimerez faire paraître un article à une époque fixée, envoyez-le au moins huit jours d'avance.

Mlle Rey, Paris.—Nous avons l'honneur de vous accuser réception de votre lettre et de l'article qu'elle contenait. Nous avons le regret de vous dire que les droits d'auteur n'existant pas au Canada, le MONDE ILLUSTRÉ ne donne rien pour ses reproductions. Un nouveau plat sera prochainement publié.

R. de T., Lévis.—Madame Varin, paraîtra aussitôt que possible. Quant à la *Confession de l'Assassin*, elle n'a pas été acceptée.

UNE BOUCHÉE DE PAIN

Francisque Sarcey, parlant du siège de Paris par les Allemands, raconte avec beaucoup de talent les angoisses des derniers jours. Plus de vivres, les rats eux-mêmes devenaient rares et ne figuraient plus que sur la table des grands capitalistes !

Un de ses amis ayant eu l'audace de s'approcher des lignes prussiennes, était revenu avec un panier de provisions et un gros pain. Quel régal !

"J'avais pu, dit Sarcey, sans être vu, glisser une bonne tranche de ce pain délicieux dans la poche de mon habit, et je la partageai, le lendemain, avec quelques amis, par petites portions, comme on distribue le pain béni à l'église, les jours de fête."

Ceci me rappelle une des innombrables anecdotes que me raconta mon grand-père, dont je publie l'histoire en ce moment.

L'armée française, la Grande Armée, dans sa marche sur Moscou, venait d'arriver à Wilna, petite ville dont la population s'était sauvée à l'approche de l'ennemi, après avoir détruit tout ce qu'elle ne pouvait emporter.

"C'est là, dit le bon vieillard, que j'appris à connaître la valeur d'une bouchée de pain.

"Le soir était venu, et nous nous couchâmes sans souper sur les dalles froides et humides d'une hôtellerie inhospitalière. Il me restait un peu d'argent, que j'eusse échangé volontiers contre une botte de paille, un morceau de pain ou même un verre d'eau claire !

"J'étais cependant parvenu à m'endormir, pour m'éveiller une heure après, transi de froid et en proie à une faim atroce.

"A la lueur vacillante d'une petite lampe fumeuse, je vis un soldat d'infanterie, couché en face de moi, mangeant avec mille précautions, en gourmet égoïste qui craint d'être surpris, une grosse tranche de lard étendue sur un énorme morceau de pain.

"L'eau m'en vint à la bouche, et j'eus comme un éblouissement.

"Me levant vivement et mettant quelques pièces de monnaie sur ma main étendue, je m'approchai de l'homme aux provisions.

"Lui, me voyant venir, cacha bien vite ses provisions et fit semblant de dormir.

"Ceux qui n'ont jamais eu faim ne sauraient se faire une idée de ce que je souffris en ce moment. Je fus d'abord tenté de me jeter sur l'heureux soldat et de lui arracher de force ce qu'il allait probablement me refuser. Mais la crainte de réveiller mes compagnons de chambre, qui pouvaient prendre fait et cause pour l'autre ou réclamer leur part du butin, m'empêcha d'exécuter ce projet.

"Je résolus de recourir à la prière, aux humbles supplications. Pour un morceau de pain, on fait beaucoup quand l'estomac crie famine ! M'agenouillant à côté du soldat qui tenait toujours obstinément les yeux fermés, je lui frappai doucement sur l'épaule.

"Il fit semblant de sortir d'un profond sommeil. Il avait plutôt peur, et je crus un instant qu'il allait crier

"—Ne fais pas de bruit, lui dis-je, c'est un ami qui vient à toi.

"Il ne répondit pas, mais de sa main tremblante il enfonça profondément dans son sac les chères provisions obtenues peut-être au prix des plus pénibles sacrifices.

"Alors, je lui chuchotai à l'oreille :

"—Je t'en prie, cède-moi un tout petit morceau de pain ; j'ai de l'argent, et je te payerai généreusement.

"Toujours pas de réponse, mais un signe de tête qui en disait plus long qu'un savant discours.

"Je revins encore à la charge.



JE TENDIS LA MAIN...

"—Tu es jeune et tu n'as pas fermé ton cœur à la pitié... Ce que je te demande est fort peu de chose. Bientôt nous partirons d'ici, et nous aurons des vivres en abondance, c'est l'empereur lui-même qui l'a promis... Tu sais bien que les convois sont en route depuis plusieurs jours. Ils arriveront peut-être demain, et alors plus rien ne nous manquera... Puis, si la chance t'a favorisé au ourd'hui, une autre fois, peut-être, tu auras besoin de moi... Crois bien que je te viendrai volontiers en aide, si tu as pitié de moi aujourd'hui.

"Et de nouveau je tendis la main, humble, suppliant malgré la sourde colère qui commençait à me gonfler le cœur.

"Le "richard" se souleva sur son coude, plongea la main dans son havre-sac et me

tendit un croûton de pain que je saisis avidement.

"—Encore un petit morceau, suppliai-je.

"—Plus rien ! dit le conscrit en élevant la voix.

"Le sans-pitié avait compris qu'il lui suffirait de faire un peu de bruit pour me chasser.

"Je retournai bien vite à ma place, et, après avoir tourné et retourné entre mes doigts l'aumône plus que maigre obtenue à force de supplications, je fis un semblant de repas avec cette ombre de nourriture, et je m'étendis de nouveau sur mon lit de pierre...

"Inutile de dire que je ne m'endormis pas.

"Torturé par la faim, tourmenté plus encore par l'idée que là, près de moi, un homme repu, faible, craintif, dormait ou faisait semblant de dormir, la tête appuyée sur un gros paquet de provisions, m'empêchait de fermer les yeux.

"Je me mis à songer à mes parents, à mes frères et sœurs, à mes amis, à ma patrie... Ceux que j'avais laissés là-bas étaient bien inquiets sans doute, mais ils pouvaient se consoler mutuellement, le même toit les abritait, ils se chauffaient au même feu, ils mangeaient à la même table. Moi, j'étais seul, au milieu de cette armée innombrable ; personne n'était là pour m'adresser une parole amie... j'avais la mort dans l'âme et la faim me torturait.

"L'esprit voyage vite. Je me rappelais mes étapes, à la suite du glorieux drapeau français, en Italie en Egypte et en Espagne. Là aussi, j'avais enduré de grandes privations, couru de grands dangers, mais au moins on se battait, et après la victoire on se reposait et... on mangeait

"Ici, nous marchions toujours sans rencontrer l'ennemi ; et après de longues et pénibles marches nous devions nous coucher à jeun ou à peu près.

"Et quand cela finirait-il ?

"En ce moment le jeune soldat fit un mouvement qui me tira de ma rêverie. Tout en dormant, il se retourna de manière à ce que sa tête, qui avait jusqu'à ce moment reposé sur son havre-sac, n'avait plus d'autre point d'appui que son bras replié.

"J'ai bravé la mort sur vingt champs de bataille, je me suis trouvé dans les mêlées les plus sanglantes, mais jamais mon cœur ne battit avec tant de violence qu'en ce moment..."

Alors, la faim, l'occasion et un peu le diable le tentant, comme dit le bon La Fontaine, grand-père se leva et... emprunta quelques provisions à celui qui avait si cruellement refusé de partager avec lui !

A Moscou, pendant que des milliers de soldats se livraient au pillage, il ne prit rien, absolument rien, même lorsque le feu allait dévorer une foule d'objets de grande valeur.

Mais il n'eut pas la force de résister à la tentation quand sa vie dépendait d'une bouchée de pain.

Que celui qui n'a jamais eu faim lui jette la première pierre.

JEAN DES ÉRABLES.

(Guerre de Russie.)

LE VENT

Quand Pizarre partit en guerre
—C'était ce vieux temps de naguère
Où l'on croyait au Dieu vivant,—
Le soir venu, sous les étoiles,
Pizarre regarda ses voiles
Et Pizarre invoqua le vent.

"O vent, dit-il, aide mes armes !
Vers la gloire et vers les alarmes
Conduits mes soldats et leur chef !
Par delà ces houleux abîmes
Je vais aux conquêtes jaillantes ;
Vent, fils de Dieu, pousse ma nef !"

Et puis, toute la nuit, Pizarre
Vit, au fond d'un rêve barbare,
Les hommes tombant comme blé.
Vinrent les clartés jaunissantes ;
Les voiles pendaient impuissantes,
Et le vent n'avait pas soufflé.

Alors Pizarre, pris de doute,
Dit à ce vent rebelle : "Ecoute !
C'est Dieu que je porte là-bas,
Sauveur des âmes immortelles,
Je vais dompter les infidèles !..."
—Le vent ne soufflait toujours pas.

Enfin, à la troisième veille,
Pizarre ouït cette merveille,
Une voix du ciel qui parlait.
Et la voix disait : "En ce monde,
Que seul l'amour divin féconde,
Ni gloire, ni sang ne me plaît."

Pâle, et bénissant sa Madone,
Pizarre répondit : "Pardonne !
C'est pour aimer que je vais là.
L'infidèle sera mon frère.
O vent, resteras-tu contraire ?"
—C'est alors que le vent souffla.

Charles Fuster

BIBLIOGRAPHIE

Ces pauvres femmes, par Léon-L. Berthaut (Jean de la Hève).
H. Caillière, éditeur, Rennes. Prix : 3 francs.

M. Léon-L. Berthaut, écrivain distingué de Rennes, France, a eu la gracieuseté de nous envoyer un exemplaire de son nouvel ouvrage, *Ces pauvres femmes*. Nous avons parcouru avec intérêt les pages de ce livre qui proclame hautement les grandes vertus et les nobles qualités de la femme, et, nous aimons à le dire, nous avons été charmés, entraînés par ces nouvelles attachantes, écrites dans un style chaleureux, coulant de source.

M. Berthaut, qui n'a que trente ans, a déjà produit des œuvres qui ont obtenu le plus grand succès et attiré les éloges des plus célèbres critiques littéraires de Paris. Nous citerons, entre autres, *Au vent*, et le *Pain du génie*, dont nous avons déjà parlé.

Dans les *Pauvres femmes*, l'auteur s'est plu à réhabiliter la femme, et à la peindre telle qu'elle est, douce, généreuse et aimable.

Des écrivains heureux, dit Berthaut dans la présentation de son livre à la critique, ont attribué à la femme tous les vices et toutes les faiblesses.

Ils l'ont chargée de tous les malheurs dont souffrent la famille et la société, et cela sans paraître s'apercevoir que leur mépris de la femme lui ôtait la confiance en soi, c'est-à-dire la première condition de force et de dignité.

Il serait puéril de s'attarder à réfuter philosophiquement de telles erreurs. Elles "crèvent les yeux." Je me suis contenté de montrer, par le moyen le mieux compris du grand nombre, en des histoires courtes et faites pour tous, cette inéluctable vérité : à savoir que la femme supporte, en notre société moderne, la plus grande part des douleurs humaines, et avec non moins de vertu que nous, les hommes.

Il suffit d'avoir aimé sa mère pour en être convaincu. Tout mon effort s'est concentré sur la simplicité des moyens et l'émotion de la pensée, du fait ou de l'acte — avec l'espé-

rance que l'accent de la sincérité me ferait lire un peu, par les femmes surtout, puisqu'elles sont les intéressées.

A propos de la phrase et du mot, j'ai cru devoir leur donner cette vigueur aussi éloignée de la brutalité que du scrupule et qui blesse la seule hypocrisie—dont je n'ai cure.

Comme dans le *Pain du génie*, comme dans tout ce que je ferai, j'ai mis au premier plan, par SÉLECTION, les types humains qui tendent vers le mieux, sans oublier que l'idéalisme à outrance est une erreur presque aussi dangereuse que le contraire.

Après cet extrait qui donne une idée parfaite de ce nouveau livre, nous croyons que les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ s'empres-
ront de se procurer cet ouvrage, et d'en savourer les pages émues. Elles l'auront lu, qu'elles voudront le relire encore.

P. B.

QUESTION HISTORIQUE

Par qui et comment les mines de Californie ont-elles été trouvées ?

L'or fut découvert en 1847-1848, et sur deux points différents, en Californie. Deux noms s'imposent donc à la reconnaissance des Etats-Unis qui requèrent de cette circonstance un si grand essor de prospérité. Nous avons nommé Samuel Hornsby et le capitaine Sutter.

Samuel Hornsby, qu'on appelait familièrement *Uncle Sam*, avait pour profession de guider les émigrants à travers les vastes solitudes de l'Ouest américain. Ce fut en conduisant un convoi dans les parages du Sacramento supérieur, vers la fin de 1847, qu'il fit la découverte de l'or dans les dunes de la Sierra Nevada et du Sacramento-River. Ayant buté contre un caillou qui jetait des rayons fauves dans le lit de la rivière, Samuel Hornsby s'empessa de le ramasser et constata qu'il se trouvait en présence d'une pépite d'or pur, du poids de 8 à 10 kilos.

On juge de sa surprise et de sa joie, d'autant que l'examen du ruisseau lui démontra qu'il était littéralement pavé de pépites plus ou moins grosses. Bien plus, dans un fond il trouva des monceaux d'or accumulés.

Aussitôt Samuel Hornsby se rendit à San-Francisco, où il fit part de sa découverte. Une compagnie se fonda, qui souscrivit à toutes ses conditions, et moins d'un mois après, de tous les côtés de l'Amérique, des milliers de travailleurs, ingénieurs et chimistes s'abattaient sur la Californie. Telle est l'histoire du premier filon d'or trouvé dans ce pays.

Ce fut également le hasard qui révéla le précieux métal au capitaine Sutter. Ce personnage, d'origine suisse, ancien garde du corps de Charles X, après avoir résidé dans le Missouri, s'était établi sur un petit affluent du Sacramento. Il y construisit un moulin destiné à faire mouvoir une scierie, mais, lorsqu'il s'agit de le mettre en mouvement, il se trouva que le sas de la roue se trouva trop étroit. Pour éviter la main-d'œuvre, on décida de laisser à la chute d'eau le soin de l'agrandir. Alors, soudainement, les graviers et les sables soulevés et lancés sur les deux bords étalèrent aux yeux de l'ouvrier *Marshal*, chargé de surveiller l'opération, une quantité prodigieuse de paillettes d'or.

C'est au printemps de 1848 que se passait cet événement. En vain, Sutter voulut garder le secret de sa trouvaille. Elle fut bien vite connue à San-Francisco, et moins de trois mois plus tard, 10,000 *diggers* lavaient les eaux merveilleuses de l'*American River*. Tout le monde accourait au nouvel Eldorado, et la Californie miroitait aux yeux de tous comme un miroir aux alouettes.

En peu d'années, le pays fut envahi par une nuée d'aventuriers. L'or affluait, une grande

ville surgissait, des terres sans valeur devenaient sans prix. Sutter, reconnu légalement propriétaire de 33 lieues de terrain, se trouva à la tête d'une fortune que l'on estima dépasser cent millions, mais il ne la conserva pas longtemps. Sutter se sentait mal à l'aise au milieu de tout ce tumulte, soutenant procès sur procès et les soutenant mal. Définitivement dépouillé, plus encore que ruiné, il quitta la Californie où il ne possédait plus même un coin de terre, et se retira en Pensylvanie où il vécut d'une pension de 1,250 francs que lui fit la Californie. Modeste aumône à l'homme qui avait donné un empire à sa patrie adoptive, et des millions au monde. Le 17 juin 1880, il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Uncle Sam fut plus heureux. Il est mort au moins dans l'aisance, il y a peu d'années.

M. KOSLOWSKI.

MÉDITATION SUR LA PATIENCE

Il faut savoir attendre, quand les événements nous mettent aux prises avec les calamités publiques et sociales. La patience devient alors une des formes du devoir civique et une des applications les plus nécessaires de l'amour de la patrie.

**

Si, d'une part, rien n'est plus évident pour la saine raison que l'existence d'une sagesse souveraine et d'une souveraine justice ; d'autre part, rien n'est enveloppé d'ombres plus épaisses et de plus impénétrables mystères que la jurisprudence par laquelle cette justice inflexible est appliquée aux affaires du monde et au gouvernement des sociétés humaines.

**

Rien n'est dangereux comme le faux mysticisme appliqué à x épreuves de la vie. Fait de sophismes et d'illusions, il se résout pratiquement en lamentables défaillances de la volonté. Il est vraiment trop aisé de gémir sur la tournure fâcheuse des affaires, de répéter en toute occasion que les temps sont exceptionnellement mauvais et que, pour rétablir dans le monde l'empire de la raison et de la justice, il faut une intervention miraculeuse de la toute-puissance de Dieu.

Mgr PERRAUD.
(de l'Académie Française.)

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dlle Eugénie Dufresne, 136, rue Amherst ; H. C. Pinno, 316, rue St-Hypolite ; Dame H. Lépine, 179L, rue St-Christophe ; N. Corbeil, 40, Côte St-Lambert ; Arthur Gantois, 31, rue Grothé ; Mme Naud, 621, rue St-Laurent ; Cyriaq Bellchun eur, 324, rue Visitation ; Victor Deome, 871, rue Ste-Catherine ; Joseph Lapierre, 293½, rue Plessis ; Dame Alfred Lortie, 8, rue Ste-Rose ; A. Lamy, 200½, rue Sanguinet ; J. D. Desnoyers, 448, rue Mont-Royal.

St-Henri d'Montréal.—H. Duriez, 143, rue Ste-Emilie.
Québec.—Pierre Lafrance, 342, rue St-Olivier ; Mme Rioux, 17, rue Rampart ; Dame Théophile Hamel, 14, rue des Carrières ; S. Côté, 147, rue Daiguillon ; George Herbert, 365, rue St-Jean ; Joseph Clavet, 470, rue du Roi, St-Roch.

Charlesbourg, Québec.—Joseph Lefebvre.

Etchemin, Québec.—J. A. Marier.

Lévis.—C. A. Demers.

Trois-Pistoles.—Dr F. J. Langlois.

St-Joseph d'Alma, lac St-Jean.—Dr. J. E. Gagnon.

Sherbrooke.—Frédéric L. Rousseau.

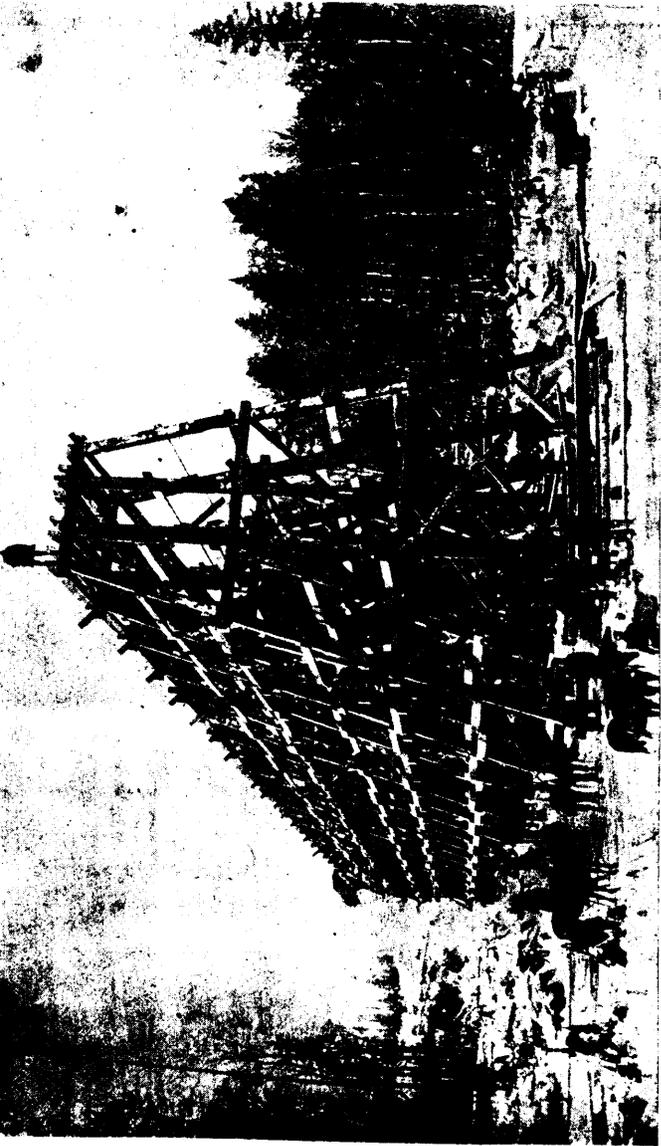
St-Hyacinthe.—Auguste Brunelle.

St-François Xavier Manitoba.—Patrick McCaughan, maître de poste.

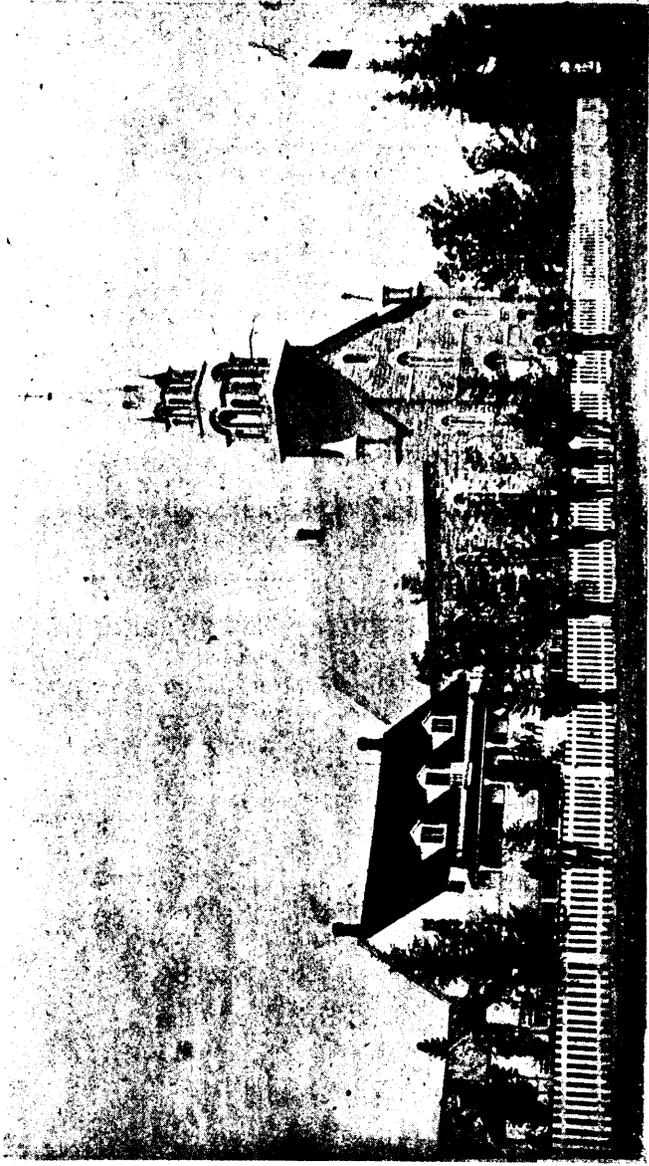
Cohoes N. Y.—Germain Faure.

Haverhill, Mass.—Edmond Turcotte.

Woonsoket, R. I.—Z. Sylvestre.



MOOSE RIVER. PONT EN CONSTRUCTION DU "QUÉBEC CENTRAL."



EGLISE DE VALCOURT



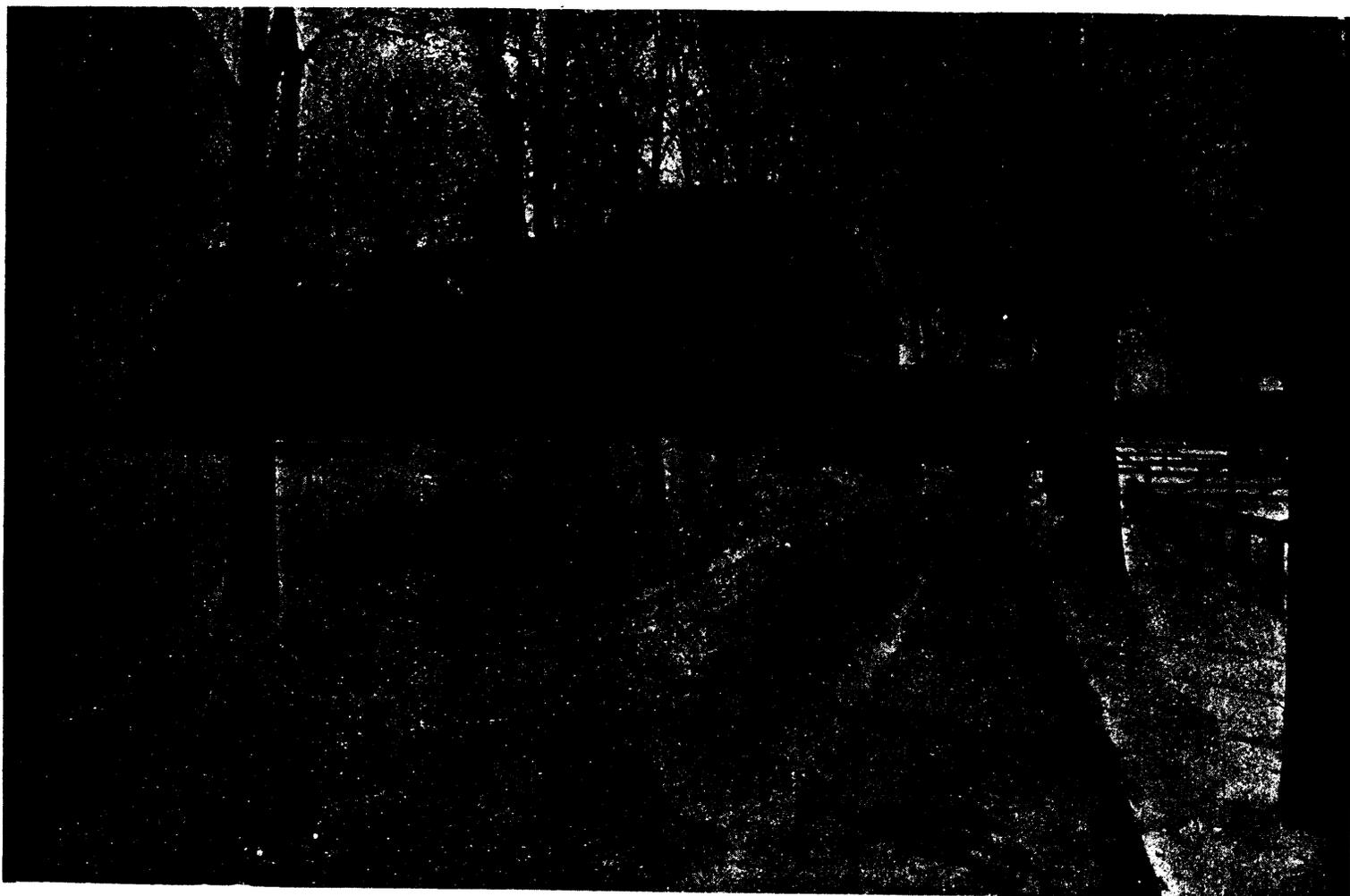
ROXTON FALLS. FROMAGERIE



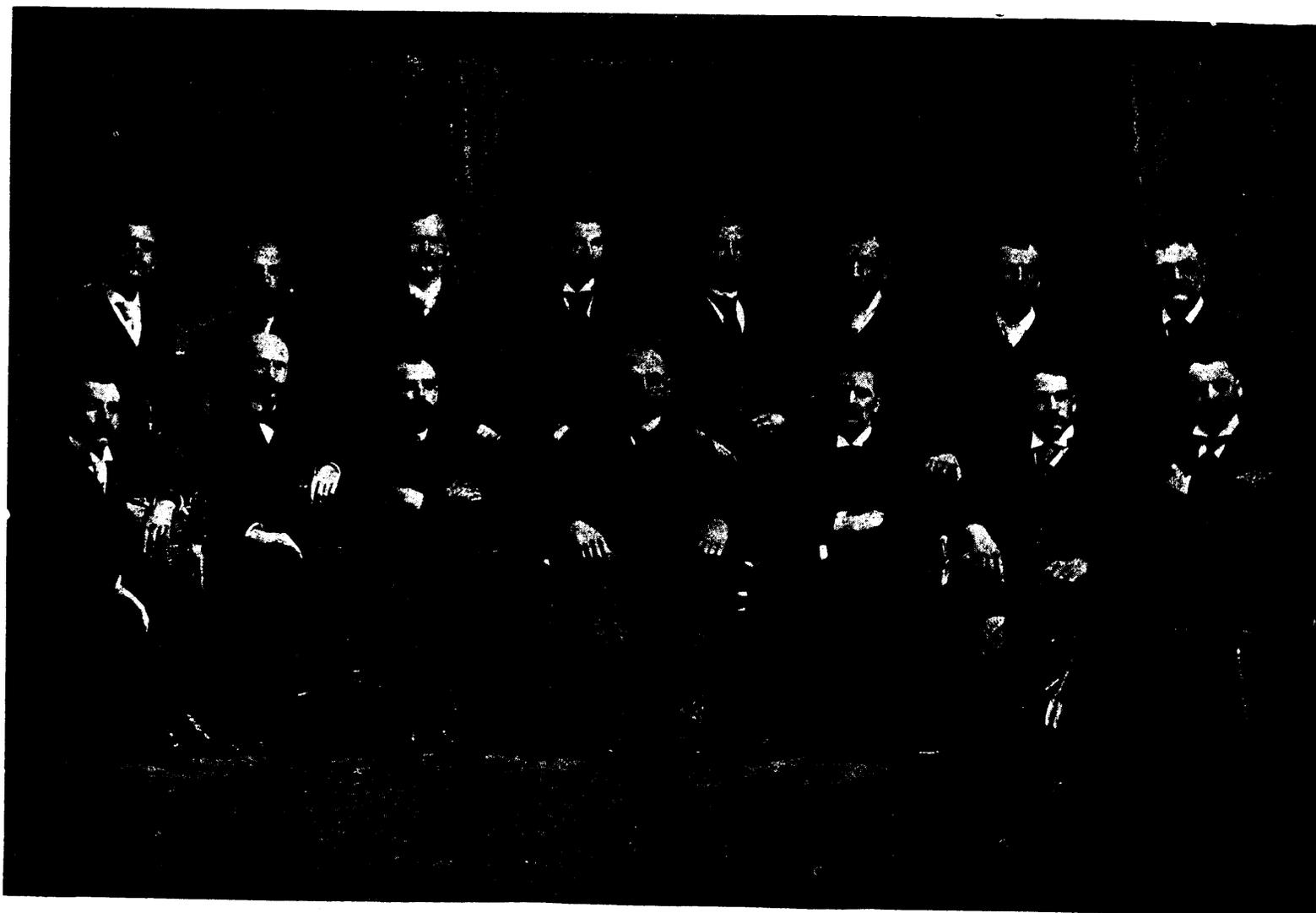
LAC MÉGANTIC. MANUFACTURE DE PAPIER

A TRAVERS LE CANADA

Photographies F. N. Vachon



SAULT AU-RÉCOIET.—NOVICIAT DES RR. PP. JÉSUITES



J. A. Langhran A. Granger O. Bergeron P. Ethier A. G. Paradis O. Legendre C. Langevin J. B. Drapeau
 L. F. Rhéaume M. Havard, sec. E. Fournier, 2e v.-p. P. McDonald, p. E. Poirier, 1er v.-p. L. Abel, tré. M. Ste-Marie

MONTREAL : COMITE DE LA FERMETERE A BONNE HEURE—(Photographies Laprés & Lavergne)

EXILÉ PAR LETTRE DE CACHET

(Suite)



ERTES !...

—Je fis part alors à ma cousine de mes soupçons. Elle me dit promptement : « Allons à Paris ; nous saurons là à quoi nous en tenir... »

—Et vous avez su ?...

—Que tu n'étais pas revenu à Paris, morbleu !

Donc ! c'était clair ; on m'avait menti ! Dans quel but ? C'est ce qu'il importait d'élucider, mais ce ne fut qu'à la suite de démarches sans fin que nous apprîmes ton incarcération à Château-Thierry, par lettre de cachet, obtenu par le chevalier Louis d'Orceval.

Nous nous employâmes alors à ta libération mais ton frère nous avait devancé et te fit transférer à l'île de Rhé, puis ici.

Avec de l'or on peut beaucoup, c'est un puissant levier qui renverse mille obstacles, et quand mon père mourut, il y a un an...

—Comment ! M. de Rochebrune n'est plus ?

—Non. Il rendit le dernier soupir entre mes bras, trois mois après ta disparition... A la mort de mon père, dis-je, Gisèle, libre enfin de disposer de sa fortune à son gré, dépensa de fortes sommes pour te retrouver... Et tu vois que nous avons réussi.

Il nous reste à présent à t'emmener d'ici.

Nous allons écrire à Paris pour faire lever la sentence qui pèse sur toi.

—Merci ! mon ami ! merci !... Ah ! quand pourrai-je vous rendre ce que vous avez fait pour moi, mademoiselle Gisèle et toi ?...

—Mon cher Jacques, ne parlons pas de cela, veux-tu ?... D'ailleurs, à ma place, tu aurais agi comme moi... Quant à ma cousine, il n'y a qu'une manière de t'acquitter envers elle...

—Et c'est ?...

—Par ton amour...

—Oh ! cela !... Mais aujourd'hui que je n'ai plus rien... comme le bonhomme Job... puis-je songer encore à l'épouser ?...

—Tu aimes Gisèle ; elle partage ce sentiment. C'est dans votre union qu'est le bonheur pour elle... puis, n'est-elle pas riche pour deux ?

—C'est juste, mais je préférerais qu'il en fut autrement.

—Mais je ne t'ai pas tout dit. Je te donnerai ce soir une plus grande preuve de l'affection de ma cousine...

—Qu'est-ce donc ?... Tu m'intrigues !...

—A ce soir, te dis-je. D'abord ne m'offres-tu pas à souper ? J'ai une grande faim.

—Oh ! certainement, mon cher, certainement ; excuse moi de n'y pas avoir pensé.

Saint-Jacques se levant, ouvrit la porte de sa chambre et appela l'aubergiste. Il lui commanda un repas magnifique pour trois personnes, et quelques bouteilles de vin pour l'arroser convenablement ; cela fait, il vint se rasseoir à côté de son ami.

—Je fais mettre trois couverts, dit-il, car l'ami avec qui je devais m'enfuir de Québec, viendra me prendre tout-à-l'heure, et comme je ne pars plus, il faudra qu'il reste ici ce soir et apprenne ma bonne fortune en partageant mon souper.

—Après le souper, dit Gaston, il faut que tu me suives...

—Où ?...

—A un bal que donne le Gouverneur en l'honneur des nouveaux arrivés.

—Mais je n'ai pas d'invitation...

—J'en ai une pour toi ; tiens, vois ! et il tira de la poche de son habit un pli aux armes

de M. de Beauharnois, qu'il remit à Jacques.

—Pourtant nous aurions été si bien ici, pour causer du passé... de toi et de... Mlle Gisèle...

—Nous serons peut-être aussi bien au château Saint-Louis...

—Tu veux rire... parmi tout le monde qu'il y aura, comment serons nous aussi bien qu'en cette chambre ?...

—Viens, toujours !...

—Eh bien, pour te faire plaisir, j'irai !

—A la bonne heure ! Tu ne le regretteras pas, car on me dit que les Québécoises sont très belles...

—Il n'y a qu'une femme pour moi de belle !...

—Bravo ! Voilà qui est parlé en amoureux, s'écria M. de Rochebrune, en riant.

Mais, reprit-il, il y en avait une à bord de notre vaisseau qui était séduisante...

—Serait-ce G. ?...

—Mademoiselle Cardinet !

—Ah ! fit Jacques d'un air de dépit.

—Tu ne prendrais pas cet air dédaigneux si tu l'avais connue. De taille moyenne, blonde, la mine agaçante ; les yeux gris-tendre, et une voix sympathique et douce qui lui donne un rire argentin...

—Mais c'est le portrait de ta cousine ?

—C'est celui de Mlle Cardinet.

—J'ai hâte de la voir !...

—Tiens ?... Ah ! Jacques ! Jacques ! dit Gaston d'un ton de chagrin fictif puis en riant fort ; Oh ! les hommes ! les hommes !

—Ce n'est pas cela, Gaston ! mais tu me l'as faite tellement ressemblante à Mlle Gisèle, que la voir me fera du bien, je croirai regarder celle que j'aime !...

—En ce moment, quelqu'un gratta à la porte ; c'était le trappeur.

Il fut aussitôt mis au courant de ce qui se passait, et tous trois, bientôt à table, en mangeant, causaient gaiement, comme de vieux amis.

Vers les sept heures ils se séparèrent ; le chasseur s'en allant à son auberge, et Jacques et Gaston, au bal du gouverneur.

IX

Quand les deux jeunes gens entrèrent au château Saint-Louis, le bal était déjà commencé.

Le bar n quoique rendu plus gai par les bonnes nouvelles de son ami, ne semblait pas s'amuser beaucoup. Evidemment, il aurait préféré être loin de ce bruit pour savourer à son aise ce que lui avait dit Gaston : que Gisèle l'aimait toujours.

Le vicomte était joyeux, mais il ne s'occupait guère des amusements du bal ; il cherchait quelqu'un dans la foule d'invités, et ne le trouvait pas assez vite, une ride d'impatience plissa son front, Jacques s'en aperçut et lui demanda :

—Qu'est-ce qui te préoccupe, mon cher Gaston ? Quelque chose n'allant pas bien ?

—Je cherche Mlle Cardinet dont je t'ai parlé !... Je veux que tu la connaisses... c'est une charmante créature !...

—Ah ! laisse donc, Gaston ! Elle ne retourne pas en France demain, et nous aurons bien le temps de la revoir !...

—Du tout ! Je me suis mis en tête que tu lui présenterais tes hommages ce soir, et tu me feras ce plaisir, hein ?

—Soit. Mais qui te presse ; attendons encore un peu.

—Fi ! Que c'est galant de vous ! dit Gaston d'un faux air moqueur, craignez-vous de succomber victime de sa beauté, et oublier ma cousine ?...

—C'est impossible !

—Vous le croyez, dit tout-à-coup derrière eux, une voix doucement railleuse.

Ils se retournèrent ; Gaston le sourire aux lèvres, car il avait reconnu la voix de Mlle Cardinet, mais Jacques avait pâli d'émotion.

Cette voix !... C'était celle qui lui avait semblé la plus douce des musiques ; qui le charmait par son timbre pur, harmonieux et doux !

—Oh ! Mlle de la Tremblaye, murmura-t-il, quel bonheur de vous revoir !

—Je partage votre joie, M. d'Orceval, dit-elle avec un sourire gracieux.

—Oh ! fit Gaston. J'ai oublié de vous présenter l'un à l'autre, M. le baron d'Orceval... Mlle Cardinet.

Jacques, surpris, regarda son ami et Gisèle.

—Mlle Cardinet, dis-tu ?... C'était d'elle que tu voulais parler à l'auberge ?... Tu voulais rire à mes dépens !...

—Non, reprit Gisèle, je m'appelle désormais Mlle Cardinet... pour des raisons que je vais vous expliquer... mais pas ici, le lieu est trop public.

—Si nous allions sur la galerie du château, dit Jacques, nous y serions bien pour causer un brin.

En sortant sur la galerie ils furent saisis d'admiration en apercevant le magnifique panorama qui s'étendait à perte de vue, et qu'une lune argentée baignait de sa lumière blanche. L'onde du fleuve majestueux clapotait légèrement en bas de la falaise ; vis-à-vis, l'on voyait les coquettes maisonnettes de Lévis, et plus loin au fond, des bois sombres. L'île d'Orléans apparaissait verdoyante ; audessus de grands arbres, à gauche, une vapeur grise les couronnait comme un bouquet, indiquant la chute Montmorency, dont le bruit assourdi par l'espace, ressemblait au roulement de gros canons sur une route pavée. L'air respiré de cette hauteur était frais mais vivifiant.

Ils demeurèrent quelques instants en muette contemplation devant ce splendide paysage.

Gisèle la première interrompit ce silence en disant :

—Que c'est beau ! Gaston ; n'est-ce pas M. le baron !

Ils furent tous deux du même avis.

Elle se tourna vers Jacques !

—A présent, voulez-vous que je vous dise pourquoi j'ai pris un autre nom, qui après tout, appartient aussi à notre famille ?...

—S'il vous plaît !

—Eh bien ! c'était pour échapper aux attentions irritantes de M. Louis d'Orceval !

—Comment ! encore ce misérable ? s'écria Jacques. Où s'arrêtera-t-il ?

Elle continua :

—Je venais d'apprendre votre passage en Amérique et pour lui cacher ainsi qu'à tous ce que je voulais entreprendre, j'ai changé de nom, car il sera toujours plus facile de savoir où va Mlle de la Tremblaye que Mlle Cardinet... et je ne sais... ce que vous en penserez... et en direz, mais... j'esquis... venue vous trouver...

En parlant de la sorte un vif incarnat colorait ses joues.

—Je vais vous dire ce que j'en pense, Mlle Gisèle ! vous êtes la plus adorable créature !... Qu'ai-je fait pour être ainsi aimé de vous ?...

—Et moi ?...

—Oh ! vous !... vous êtes belle ! vous êtes aimable ! vous êtes spirituelle !...

—Arrêtez ! de grâce ! dit-elle en riant, vous me flattez trop, M. le baron ; puis, plus sérieusement elle reprit : Vous m'aimez ?

—Je vous aime !

—Nous nous aimons—conjugaison aisée et connue, dit Gaston tout bas en riant.

—N'auriez-vous pas agi comme moi ? demanda la jeune fille à Jacques.

—Oh ! oui !

—Eh bien ! reprit-elle, j'étais malheureuse là-bas, en France ; vous l'étiez ici !... Il me

semblait qu'en venant à vous j'adoucisais vos malheurs... et que le bonheur nous revenait...

—Vous avez eu raison, et je n'aurai trop de toute ma vie pour vous aimer et vous rendre heureuse, autant que possible.

—Merci, mon ami. Que vos paroles me font du bien et me consolent déjà des épreuves subies, des ronces et des épines du chemin parcouru depuis quinze mois...

—Gaston vous a dit, n'est-ce pas, que nous allons tout faire pour vous ramener en France, pour vous rouvrir les portes de la patrie !...

—Oui, mais cela prendra du temps, peut-être... vous savez, souvent, il y a loin de la coupe aux lèvres !... Pourquoi, Gisèle,—et sa voix se fit d'une douceur infinie,—pourquoi notre union ne se ferait-elle pas en ce pays ?

En rougissant, elle répondit :

—Pourquoi !

—Le voulez-vous, fit-il tendrement.

Il lut sa réponse dans ses yeux qui brillaient de joie, de bonheur.

En ce moment, la musique joua un air dont ils avaient gardé un doux souvenir : c'était celui du menuet dansé à Paris à l'hôtel de Lassertes

—Vous souvenez-vous ? demanda Jacques, à voix basse, à sa compagne.

Elle sourit et inclina sa belle tête blonde.

—Si nous le dansions encore ? dit-elle.

—Allons-y, répondit-il, aussi bien, il fait frais ici, et cela peut vous faire du mal.

—Où est donc Gaston ?

—Il est rentré, dit Gisèle, rentrons aussi.

Le brave garçon était retourné au bal, depuis quelque temps se disant que ses amis pouvaient se passer de lui pour le quart d'heure, et que sa présence était de trop, peut-être.

Ils dansèrent leur menuet, puis quand ils cherchèrent Gaston, ils le trouvèrent en gentille compagnie.

Il avait vite fait connaissance avec quelques uns des invités de M. de Beauharnois.

C'était d'abord avec le chevalier Bélanger et ses deux aimables sœurs, puis Mlle d'Yonne, charmante brune, très agréable, M. et Mlle Du Fort, etc.

Gaston s'amusait bien, et ce n'est qu'à contrecœur qu'il abandonna la partie, quand sa cousine lui parla de s'en aller à leur domicile.

Le lendemain soir, Jacques se présenta chez son ami, et revit Gisèle.

Ils eurent un doux tête-à-tête dans lequel il fut convenu que le 28 octobre 1734, c'est-à-dire après trente jours, devant le ministre de Dieu, ils uniraient leurs destinées

Leur union fut célébrée sans éclat, selon le désir de Gisèle et de Jacques, à la date mentionnée. (1)

X

Les lettres envoyées en France, par Gaston et sa cousine pour obtenir la permission de la rentrée de Jacques en ce pays, n'amènèrent pas de résultat.

Alors ce dernier prépara une pétition résumant ses infortunes, et leurs causes, qu'il soumit au gouverneur pour être ensuite adressée au Ministère des Colonies, à Paris.

La correspondance prenait un temps très long à se faire et ce ne fut que le 5 octobre 1735 que MM. de Beauharnois et Hocquart écrivirent au ministre (2) en y joignant la requête du baron d'Orceval.

Mais cette démarche ne fut pas plus heureuse que les précédentes ; de fait, un peu moins, car le ministre dans sa réponse, recommandait au gouverneur et à l'Intendant, " d'avoir soin que d'Orceval ne retourne en France."

Nos amis néanmoins supportèrent cette nouvelle épreuve philosophiquement.

Ils auraient aimé rentrer en France, mais si cela ne se pouvait présentement, ils attendraient.

N'étaient-ils pas heureux ensemble ?

Plusieurs années se passèrent ainsi, et Dieu bénit l'union de Jacques et Gisèle en leur donnant de jolis enfants.

Louis d'Orceval l'auteur des malheurs de Jacques avait rencontré Gisèle à Paris, et l'avait aimé tout de suite ; le coup de foudre, vous savez. Mais cette jeune demoiselle ne l'aimait pas et le lui fit voir, ce qui, naturellement, lui plut peu ; loin de s'avouer battu il jura alors d'en faire sa femme, coûte que coûte.

Mlle de la Tremblaye venait d'apprendre le passage de Jacques à Québec et c'est alors que pour échapper aux attentions du chevalier qui devenaient irritantes, elle résolut de changer son nom et d'aller le trouver incognito, accompagnée de son cousin.

On sait ce qui en advint.

Louis fut très furieux lorsqu'il sut la fuite de celle qu'il aimait, et malgré toutes ses recherches, elle demeura introuvable pour lui.

Il se livra alors au jeu, au plaisir, à la débauche ; et enfin périt lui-même, où le baron avait failli laisser son honneur et sa vie après y avoir englouti presque toute sa fortune.

C'était au printemps de 1742, mais la nouvelle n'arriva à Jacques qu'à la fin de l'été de cette année, en même temps qu'une lettre de la Cour lui permettant de retourner en France.

Un mois plus tard, en septembre, il s'embarquait à Québec pour La Rochelle, avec sa famille, trois amours de filles, les portraits de Gisèle en miniature et deux bambins ressemblant beaucoup à leur père.

Jacques racheta d'Orceval, que son frère avait vendu pour satisfaire à ses plaisirs, et entouré de ceux qu'il aimait, il y coula d'heureux jours, bien mérités, certes, après toutes ses infortunes, et surtout son *Exil par lettre de cachet*.

Regis Roy.

FIN

HISTOIRE NATURELLE

LE SUICIDE DU SCORPION

Une question toujours controversée en histoire naturelle est celle du suicide du scorpion. Voici, à ce sujet, ce que dit M. C. J. Wills, médecin anglais au service du télégraphe de Perse.

Le docteur Fagergreen, Suédois attaché à l'administration persane et qui a résidé vingt-deux ans à Chiraz, m'avait raconté que le scorpion, quand on l'entoure d'un cercle de charbons ardents, fait trois fois le tour intérieur de ce cercle et, voyant qu'il ne peut s'échapper, se perce de son dard. Doutant fort de la chose, et pensant que l'insecte mourait plutôt de brûlure, j'attrapai un jour un énorme scorpion de l'espèce noire. Il y en a deux espèces en Perse : la noire et la grise claire ou jaune grisâtre ; la première est réputée la plus venimeuse. L'insecte, parvenu à toute sa croissance, est généralement long de cinq à sept centimètres, cependant j'en ai vu un qui atteignait près de douze centimètres trois quarts, depuis l'extrémité des pinces jusqu'à la pointe du dard qui est au bout de la queue ; mais il faut considé-

rer cette grandeur pour phénoménale. Celui que j'avais pris était très grand, et, pour vérifier si le dire du docteur n'était point un roman de superstition populaire, je disposai dans ma cour un cercle de charbons ardents d'un diamètre de 91 centimètres, et je refroidis les briques du pavage avec de l'eau pour que le scorpion ne put s'y brûler ; puis, sortant celui-ci du tube de verre dans lequel je l'avais enfermé, je le plaçai bien intact au centre du cercle. Il resta un instant immobile, puis fit effectivement et rapidement trois fois le tour intérieur de sa prison, revint au centre, recourba sa queue, se perça la tête de trois coups de son dard et mourut dans l'instant. Cela, je l'ai vu de mes yeux, et j'ai vu la même expérience donner le même résultat chez un ami auquel j'avais conté le fait."

Les basses classes de la Perse sont seules exposées à la piqûre du scorpion, parce qu'elles marchent nu-pieds et qu'en raison de leurs travaux elles fréquentent les endroits hantés par l'insecte. Cette piqûre n'est mortelle que pour les enfants atteints à la gorge, mais, elle est très douloureuse, et le seul soulagement efficace est l'ammoniaque versée sur la blessure.

A. SAGET.

PROPOS DU DOCTEUR

DE LA VIANDE CRUE

Les médecins prescrivent parfois la viande crue, dans certains cas d'anémie, par exemple. Comment doit-on la préparer ? Le bœuf crue présente des inconvénients ; sa chair donne souvent le tœnia ou ver solitaire ; il faut donc y renoncer et accorder nos préférences à la viande de mouton. Je sais bien que cette dernière a un léger fumet qui ne va pas sans déplaire à certains nez trop sensibles ; mais il vaut mieux passer outre, si l'on veut se préserver du tœnia. Donc, nous voterons pour le mouton et nous l'accréditerons auprès de nous en qualité de fournisseur attitré de viande crue.

Nous allons donc prendre une belle côtelette, ôter, à l'aide d'un couteau, les tissus fibreux que nous pourrions détacher, et cela fait, procéder sur une râpe à la division des fibres musculaires.

Nous confectionnerons de petites boulettes et... nous les avalerons.

—Jamais je ne pourrai avaler cela !

—Ah ! vous ne pourrez pas ! Eh bien ! nous allons nous arranger.

Jetez par dessus du bouillon bouillant : la viande sera immédiatement blanchie, et, si c'est la couleur qui vous déplaît, voilà votre dégoût qui va disparaître.

Voulez-vous mieux : mélangez votre pulpe de viande à de la confiture de groseilles ; vous ne la sentirez même plus. Le goût sucré vous déplaît-il, incorporez-la dans de la purée de pomme de terre, de pois, de lentilles. Aimez-vous le cognac, trempez-la dans du cognac ; trempez-la dans ce que vous voudrez, mais ne nous dites plus que vous ne pouvez pas l'avalier.—Dr AMBO.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Déculottage des pipes.—Si vous voulez, fumeurs mes frères, blanchir une pipe en terre ou d'écume, culotée ou déculottée, faites passer simplement dans le tuyau et le fourneau un courant de vapeur d'eau, ou mieux d'alcool, et vous lui referez ainsi, à peu de frais, une virginité nouvelle.

(1) Mgr Tanguay, *Dict. Généalogique*, Vol. II.
(2) *Rapports des Archives 1886*. Ottawa.



QU'EST-CE QU'IL FAUT FAIRE

C'est la question favorite de la petite Charlotte, la question qu'elle adresse vingt fois par jour à ses parents, à sa grand sœur, à toute la maison. Et elle a beau la répéter, on n'est jamais las de l'entendre : les yeux brillants d'intelligence et de gaieté, les jolies petites mains aux mouvements adroits, les pieds si légers et si alertes, la voix joyeuse, toute la personne de Charlotte enfin indique tant de bon vouloir et d'entrain que c'est tout plaisir de confier une besogne à la petite fille.

Le matin, dès qu'elle a mangé la dernière bouchée de son pain et bu la dernière goutte de son lait, elle saute à bas de sa chaise :

— "Qu'est-ce qu'il faut faire ?" Une dictée ? une page d'écriture ? apprendre une fable ? de la géographie ? étudier des gammes ? Très bien, Charlotte se met vaillamment au travail.

Et qu'est-ce qu'il faut faire ensuite ? De la tapisserie ? du crochet ? une robe de poupée ? Très bien encore. Jouer au cerceau ? au volant ? sauter à la corde ? colorier des images ? coller des découpures ? C'est parfait. Charlotte aime le jeu tout comme une autre, mieux qu'une autre peut-être, et, quand elle joue, c'est de tout son cœur.

Ce qu'elle a en horreur, c'est la flânerie. Jamais vous ne la verrez, comme certaines fillettes de ma connaissance errent sans but par toute la maison, se plonger dans un fauteuil les bras croisés, feuilleter un livre ou deux, ouvrir le piano pour jouer quatre notes et le refermer aussitôt, gaspiller enfin ces bonnes heures de liberté pendant lesquelles une petite fille de sept ou huit ans peut faire tant de choses utiles, et qui deviennent agréables quand on les fait de bon cœur.

Voilà Mariette qui ôte le couvert. — "Oh ! Mariette ! que je voudrais vous aider ! qu'est-ce que je pourrais faire faire ? Rentrer les serviettes et les couteaux ? Oh ! oui, ce sera très amusant ! Et tous ces paquets qui encombreront le buffet ? Je vais demander la clef à maman pour les serrer dans l'armoire aux provisions.... Tiens ! qu'est-ce qu'il y a là ? C'est un des gros dictionnaires de papa ; il faut que je le porte dans son cabinet."

Arrivée auprès de son père, Charlotte dépose le livre en silence sur le bureau ; elle ne veut pas troubler le travail de ce cher papa ; mais, tout en se débarrassant de son fardeau, elle a donné un coup d'œil général à la pièce, un coup d'œil qui signifie clairement : "Qu'est-ce qu'il faut faire ici, dans cette chambre où Mariette n'entre pas comme elle veut ?"



Ah ! il y a de la poussière sur cette table, et puis, voilà une pile de revues qui est toute de travers et qui donne mauvais air au rayon de la bibliothèque ; il faut épousseter, ranger, redresser tout cela. C'est fait, mais Charlotte ne repart pas encore. Elle vient se planter debout devant son père, et, droite comme un soldat au port d'armes, elle le regarde fixement. Son papa n'a-t-il pas solennellement

décerné à Charlotte un titre dont elle est très fière, celui de commissionnaire en chef de la maison, et ne faut-il pas lui rappeler qu'elle est toute prête pour l'exercice de ses fonctions ?

— "C'est toi, ma petite ! Tu veux sans doute quelque chose à faire ? Tiens, voilà l'encrier de ton frère que j'ai trouvé vide sur mon bureau, que j'ai rempli et qu'il faudrait emporter."

Ah ! la difficile commission que celle-là ! on ne la confierait pas à tout le monde ; on ne la confierait surtout pas à Georges, qui renverse tout ce qu'il touche. Avec quels soins, quelles précautions infinies Charlotte va s'en acquitter !

Elle part maintenant, marchant à petits pas et elle arrive sans encombre dans la chambre de Georges ; mais n'y reste pas, elle court demander à Mariette si sa mère est rentrée.

— "Oui, mademoiselle, madame est au salon ; elle est revenue de ses courses gelée, et elle est en train de se chauffer."

Charlotte ouvre la porte du salon, et elle n'a pas besoin de demander ce qu'il faut faire, elle le voit tout de suite : sa maman est fort mal installée dans un fauteuil trop haut et trop profond, et puis, elle est encombrée de ses gants, de sa voilette, de sa cravate de dentelle posés sur ses genoux, de son manteau qui a glissé de ses épaules....

Vite, vite, Charlotte place un tabouret sous les pieds de sa mère, un coussin bien douillet dans son dos ; elle enlève les gants, la voilette, le manteau, apporte un écran pour protéger la joue à moitié grillée déjà....

— "Merci, ma chérie, comme tu me soignes bien ! A présent va mettre toutes mes affaires dans ma chambre, donne-moi mon livre que tu trouveras sur ma petite table, et je n'aurai plus rien à souhaiter."

— "Et, à présent, demande Charlotte, qui a fait en un clin d'œil sa petite course, qu'est-ce qu'il faut faire ?"

— "Tu pourrais t'asseoir un peu près de moi et te chauffer : tes mains sont toutes violettes de froid."



Charlotte apporte sa petite chaise et s'installe à côté de sa mère ; mais au bout de cinq minutes à peine, elle bondit de dessus son siège. Cinq minutes de repos, c'est beaucoup trop pour elle, et une idée nouvelle emporte à l'autre bout de la maison les petits pieds infatigables. Arrivée près d'une porte reboutrée, elle ralentit son allure et frappe bien doucement.

— "Entrez ! dit une voix faible, la voix de la grand-mère de Charlotte. Cette pauvre grand-mère ne peut plus quitter son fauteuil, ses doigts raidis ne peuvent plus tenir ni aiguille ni crochet ; c'est à peine si ses yeux fatigués lui permettent de lire deux ou trois pages par jour."

— "Chère bonne maman, dit Charlotte, je viens voir ce qu'il faut faire pour vous...."

La grand-mère lève la tête et sourit :

— "Ma bonne petite, répond-elle, on ne saurait arriver plus à-propos que toi. Mon chauffe-pieds est refroidi et j'allais sonner Mariette pour qu'on me remette de l'eau...."

Charlotte s'empare en grande hâte du tabouret et le rapporte elle-même toute joyeuse.

— "Justement, grand-mère, il y avait de l'eau qui bouillait tout à fait ; j'ai dit à Mariette de se dépêcher, et c'est fait. Touche un peu, comme c'est bon...."

— "Oh ! délicieux !" dit la grand-mère en faisant mine de se chauffer avec ravissement.

Et Charlotte est persuadée que c'est l'eau bouillante qui fait tant de plaisir à sa bonne maman. Pour ma part, j'incline à penser que la présence même de la petite fille et son aimable empressement réjouissent la grand-mère encore plus que son tabouret.... Ce n'est pas seulement aux pieds qu'elles ont froid, les pauvres grand-mères.... Il leur faut aussi de la tendresse pour réchauffer leur cœur.

— "Faut-il vous faire la lecture à présent, bonne maman, ou bien voulez-vous faire une partie de dames ?"

— "Et si je disais les deux ?"

— "Eh bien, je dirais les deux, moi aussi."

Et la grand-mère et l'enfant passent ensemble une heure charmante, jusqu'au moment où la mère de Charlotte vient remplacer la fillette.



En quittant sa grand-mère, Charlotte se rappelle subitement qu'il y a bien longtemps, deux heures, peut-être même trois, qu'elle n'a inspecté le dessous de la cage de Flavio, le beau canari de sa sœur. C'est bien comme elle le pensait : ce méchant Flavio ne s'est pas corrigé du tout, il a de nouveau éparpillé son grain et jeté sur le plancher l'eau de sa baignoire. Charlotte, qui a déjà balayé deux fois le millet au rebut par Flavio, recommence pour la troisième fois. Mais Flavio n'est pas seul à donner du travail à Charlotte : Georges est tout aussi désordonné que l'oiseau ; en rentrant du collège, il a voulu décrocher au porte-manteau de l'anti-chambre sa casquette et son pardessus, et il est si maladroit, qu'il n'a réussi qu'à les jeter par terre en faisant tomber du même coup le chapeau de son papa. Quant à ses livres, au lieu de les porter dans sa chambre, il les a lancés au hasard sur une chaise, où, naturellement, ils ne sont pas restés.

Il est bien heureux, ce maître étourdi, d'avoir une sœur comme Charlotte. Toute la famille, du reste, a du bonheur de l'avoir, et je connais bien des gens qui lui portent envie.

Le fait est que, du train dont va le monde, il faudrait qu'il y eût dans chaque maison une Charlotte, c'est-à-dire une petite personne courageuse et active, prête à faire ce que les autres ont oublié et à arranger tout ce qui va mal. Pensez donc à toute la besogne qu'il y a sur notre pauvre terre ! Que de gens qui ont besoin qu'on s'occupe d'eux, de leurs affaires, de leurs peines, de leurs maladies, qu'on les instruit, qu'on les soigne, qu'on les amuse, qu'on les console !

Si chaque petite fille se disait résolument : "Voyons, qu'est-ce qu'il faut faire ?" et qu'elle continuât sa vie durant à s'employer pour les autres, il me semble que nous verrions les choses marcher bien mieux qu'aujourd'hui.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

Un très joli mot d'enfant :

Bébé est au lit. Il est très sérieux. Il appelle son petit père :

— "Dis, pépère, quand on rêve, c'est le petit Jésus qui nous montre des images, pas vrai ?"

Sur réception de 25c en timbres-poste, nous enverrons les trois ouvrages suivants : les *Farces de Piron*, l'*Ami des salons* et la *Petite ou les souffrances d'une jeune fille*. C'est une belle occasion. G. A. & W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.

SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Cette Société, incorporée à Québec a été fondée dans le seul but de venir en aide aux jeunes gens ayant des dispositions pour la musique, mais n'ayant pas le moyen d'acquies les instruments et les ouvrages nécessaires au développement de leurs aptitudes.

Elle distribue donc, payés de ses propres revenus, des instruments de musique et des œuvres musicales aux porteurs de ses billets dont les numéros sortent lors de ses tirages. Elle se propose, en outre, de créer très prochainement des cours gratuits de musique et de solfège, dont le besoin se fait depuis si longtemps sentir parmi nous, et qui seront suivis par nombre de personnes qui, sans eux, n'auraient aucun moyen d'apprendre la musique.

Cette œuvre se recommande donc à tous ceux qui sont soucieux de l'éducation du peuple et qui se préoccupent de développer le goût des arts en notre pays.

CHOSSES ET AUTRES

—Les patrons des courses de chevaux en Angleterre dépensent environ 50 millions de piastres par année.

—Il y a encore aux Etats-Unis, 45 survivants de la guerre de 1812, qui touchent des pensions du gouvernement, dont 15 ont plus de 110 ans.

—Le jeune empereur de Russie a mis en liberté ou réduit la sentence de 20,000 prisonniers depuis son arrivée sur le trône, et on s'attend à d'autres marques de sa miséricorde.

—L'exposition de Chicago a accordé la plus haute récompense aux Pilules d'Ayer contre le cathare, en reconnaissance de leur mérite supérieur contre les maladies de l'estomac, du foie, et des poumons, c'est le meilleur remède de famille, purement végétal, sucré et aisé à prendre.

—La troupe de comédiens Fields et Hanson, qui est au Royal cette semaine, est assurée d'un succès hors ligne. Johnnie Carroll, toujours sûr d'être acclamé, nous apporte une quantité de nouvelles chansons comiques. Charley Case, l'original par excellence Mays et Hunter, ces rois du banjo dont les auditions classiques sont merveilleuses. Maude Beverley, reine du seriocomique, Jules et Erra Garrison, artistes spécialistes. M. La fleur sur l'échelle à extension, Edgar et Curran, les créateurs des *Irish Senators*. Williams et Barton, boxeurs excentriques. Et enfin, Fields et Hanson, dans leurs rôles de musiciens excentriques qui nous font tordre de rire. La Compagnie du Théâtre Royal mérite les félicitations du public pour avoir engagé une troupe aussi excellente.

JEUX ET RECREATIONS

ARITHMETIQUE AMUSANTE

Voici comment une fillette Avec un art qui me frappa, De maman, d'elle et de papa Me donna l'âge en devinette.

Monsieur, la quantité de mois Passés depuis que je suis née Egale, en comptant par année, L'âge réuni de nous trois.

En multipliant par lui-même Mon total d'ans en ce moment, Le produit est exactement De papa l'âge à mon baptême.

Elle ajouta : Quand je naquis, L'âge qu'avait mon petit père Etait celui que bonne mère A depuis sa naissance acquis.

Ainsi dit la petite fille : A toi, lecteur spirituel, De calculer l'âge actuel Des membres de cette famille.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 563

Charade.—Mur-mure. Enigme.—Grain de blé.

Ont deviné la gravure-devinette : Adrien Meunier, Enégué Regualeb, A. Vaillancourt, Mme B. Rivet, Montréal ; Mlles R. Simard, Blanche Montpetit, Ste-Anne de Beaupré ;

Alfred Bouchard, Mlle Léontine Labrecque, Lévis ; A. A. Aubert, Québec ; F. X. l'Heureux, Edouard Delisle, Alfréd Lamontagne, St-Roch, Québec ; Mlle A. Lemay, Saint-Ephrem d'Upton ; Mlle Marie-Louise Murray, Sherbrooke ; Mme A. E. Jacques, St-Télesphore ; J. A. Marier, Echemin ; Rieuse-Aimante, Joliette ; Mlle Ahna Belle Isle, Lawrence, Mass.

Ont deviné la charade : F. X. l'Heureux, A. Aubert Québec ; Eugirdor Regualeb, Montréal ; Mlle R. Simard, Sainte-Anne de Beaupré.



C. H. Hutchings.

La Migraine

GUÉRIE RADICALEMENT

EN PRENANT

Les Pilules d'Ayer

"Je fus pendant longtemps sujet aux migraines. Elles étaient ordinairement accompagnées de douleurs aiguës dans les tempes, d'une sensation de trop plein et de sensibilité dans un œil, de mauvais goût dans la bouche, la langue chargée, les mains et les pieds froids et des maux de cœur. J'ai essayé un grand nombre de remèdes recommandés pour cette maladie ; mais ce n'est qu'après

Avoir commencé à prendre des Pilules d'Ayer

que j'ai ressenti un soulagement complet. Une seule boîte de ces pilules m'a suffi et je suis maintenant débarrassé de maux de tête, et bien portant."—C. H. HUTCHINGS, East Auburn, Me.

Les Pilules d'Ayer

Ont obtenu une Médaille à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer est la meilleure.



L. H. GOULET

FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité, Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets faits sur commande.

1911 Ste-Catherine

TÉLÉPHONE BELL 6931

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 1866, Ste-Catherine

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS Tél. Bell 7216.

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " " "	400.00
1 " " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Tirage public tous les quinze jours à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA SUC DE VIANDE PROSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 18 février.

Lundi—La Grammaire, comédie en un acte de Labiche, et Les Crochets du Père Martin, drame en 3 actes. Prix des matinées.

Mardi (soirée de gala)—Bénéfice de Mlle Miller, Serment d'Amour, opéra-comique en 3 actes d'Andran, et un intermède.

Mercredi après-midi (matinée spéciale aux prix des soirées ordinaires)—Mignon, opéra en 4 actes. Deux premières chanteuses.

Mercredi soir—Pas de représentation.

Jeudi (soirée de gala)—Carmen, opéra-comique en 4 actes de Bizet. Deux premières chanteuses.

Vendredi—Les Noces d'Olivette, opéra-comique en 3 actes d'Andran. Deux premières chanteuses.

Samedi en matinée—Rip-Rip, opérette en 3 actes de Planquette. Mlle Gegoyon.

Samedi soir—La Traviata, opéra en 4 actes de Verdi. Mme Bout.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique. lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.



PANACEE

DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poumons, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafiteau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada. Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

ACAD MIL DE COUP

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.



Pouvez-vous me procurer des médicaments — deman 'a-t-il à Pierre Renaud. — Page 4, col. 2.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—Un médecin n'est l'ennemi de personne, répliqua l'Allemand, et même au milieu de la guerre et de ses horreurs, il représente l'humanité !

Puis, après ce petit discours, il vint s'agenouiller à son tour à côté du corps.

—De la lumière ! commanda-t-il.

Raymond prit la lampe posée sur un meuble et s'approcha.

On put voir alors la figure du comte.

Elle était d'une teinte violette, presque noire.

Le médecin souleva légèrement l'une des paupières.

Le globe de l'œil apparut, injecté de sang.

—Il ne faut pas laisser votre maître une seconde de plus dans

cette position. Hâtez-vous de le porter sur ce meuble et de l'y asseoir... commanda-t-il.

En parlant ainsi, il désignait un immense canapé garni de plusieurs coussins.

Raymond et le valet de chambre y portèrent le comte et l'assirent en plaçant un coussin sous ses épaules, et d'autres à sa droite et à sa gauche pour le soutenir.

Le Bavaois avait pris la lampe.

Il la plaça sur une table près du canapé, et, tirant sa trousse d'un étui de maroquin qu'il avait en bandoulière, il l'ouvrit et en étala le contenu sous la lumière de la lampe qui fit étinceler les instruments d'acier.

Puis, d'une voix brève :

—Mettez à nu le bras gauche, et vite !... il n'y a pas un instant à perdre.

Pierre Renaud obéit et, comme on ne pouvait songer à déshabiller M. d'Areynes, il fendit dans toute leur longueur la manche du vêtement et celle de la chemise.

Le chirurgien appliqua rapidement une ligature serrant le bras ; ensuite il choisit une lancette dans son arsenal.

Sur un signe du valet de chambre, Raymond courut chercher une cuvette et des linges pour faire des bandes.

Dès son retour l'Allemand pratiqua la saignée selon toutes les règles, puis il attendit.

Le sang ne venait pas.

—Est-il donc mort ? murmura Pierre Renaud, étouffant les sanglots qui gonflaient sa poitrine.

Le médecin resta muet.

Mais, comme pour répondre négativement à cette interrogation éplorée du valet de chambre, une goutte d'un rouge sombre apparut sur les lèvres de la piqûre faite par la lancette, et tout à coup le sang jaillit, épais et presque noir d'abord, puis brillant et d'une belle couleur pourpre.

Un tressaillement alors agita les membres du comte, annonçant le retour à la vie, et au bout d'un instant les paupières se soulevèrent à demi, tandis qu'un long soupir s'échappait des lèvres entr'ouvertes.

Pendant plusieurs secondes le chirurgien laissa couler le sang, puis il l'arrêta en posant une compresse sur la piqûre et en la fixant avec des bandages.

Peu à peu le comte d'Areynes revenait à lui et l'intelligence reprenait possession de son cerveau momentanément obscurci.

Son premier regard tomba sur l'homme qui lui donnait ses soins.

Il frissonna, et ses prunelles tout à l'heure éteintes brillèrent d'un feu terrible.

Pierre Renaud comprit l'expression des yeux de son maître.

—Une congestion cérébrale vous avait foudroyé, monsieur le comte, dit-il vivement, vous alliez mourir... Monsieur, que voilà, est le médecin qui vous a sauvé... Vous lui devez la vie.

Le vieux gentilhomme voulut parler.

Ses lèvres remuèrent, sa langue s'agita dans sa bouche, mais il lui fut impossible d'articuler une seule parole et même d'entendre un son distinct.

D'un regard effaré, Pierre Renaud interrogea le Bavaois qui répondit :

—Paralysie locale... .

Evidemment, le comte n'entendit pas.

Son visage n'exprimait rien. Ses prunelles semblaient s'éteindre de nouveau.

Le médecin continua :

—Tout danger immédiat est conjuré. J'écrirai tout à l'heure une ordonnance que vous ferez exécuter où vous pourrez, le plus tôt possible. Pour le moment, il faut porter votre maître dans son lit, en ayant soin de lui tenir la tête très haute. Je le reverrai cette nuit.

Puis, s'adressant à Raymond, l'Allemand ajouta :

—Conduisez-moi auprès de l'officier blessé que nous avons amené ici, et qui appartient à l'état-major du général Von der Thann.

— Venez, monsieur.

—Surtout, la tête très haute, répéta le médecin à Pierre Renaud.

Et il quitta le hall, précédé par Raymond.

Le comte, resté seul avec son valet de chambre, essaya de nouveau de parler et tenta de faire un geste, mais le bras, comme la langue, était frappé de paralysie et n'obéissait plus à la volonté.

Le bras demeura inerte. La langue resta muette.

Pierre Renaud comprit que son maître aurait voulu l'interroger sur les événements accomplis pendant qu'il était sans connaissance.

Il lui expliqua la présence au château du chirurgien bavaois.

Le comte ferma les yeux et poussa un long soupir.

Il pensait :

—C'est à un Allemand que je dois la vie ! N'aurait-on pas mieux fait de me laisser mourir ?

Raymond revenait.

Lui et Pierre Renaud transportèrent M. d'Areynes dans sa chambre, l'étendirent sur son lit, et il ne tarda pas à s'endormir d'un lourd sommeil sous la garde de ses deux fidèles serviteurs.

* *

Selon l'ordre donné par Raymond, les brancardiers avaient installé le blessé dans une chambre du rez-de-chaussée du château de Fenestranges, et c'est auprès de lui qu'en quittant M. d'Areynes le docteur Blasius Wolff venait d'être conduit.

Le lieutenant d'Angelis avait reçu en pleine poitrine une balle de fusil Chassepot.

Son état offrait une alarmante gravité.

L'évanouissement du lieutenant permit au chirurgien de faire tout à son aise et très minutieusement l'examen de la blessure.

Cet évanouissement ne prit fin que lorsque le Baravois sonda la plaie pour se rendre compte de la possibilité ou de l'impossibilité d'extraire la balle.

Blasius Wolff, âgé de trente-cinq ou trente-six ans, gros et court, manquait absolument d'élégance ; mais on lisait une intelligence supérieure dans ses yeux et sur son large visage qu'encadrait une barbe touffue d'un blond roux.

Ses lèvres épaisses indiquaient une certaine bonhomie.

C'était d'ailleurs un savant consciencieux et un praticien tout à fait de premier ordre.

Il pratiqua une incision, retira la balle logée entre deux côtes, posa un premier appareil, donna des instructions au soldat allemand chargé de veiller sur le blessé, et quitta la chambre pour retourner auprès du comte d'Areynes.

L'état de celui-ci ne s'améliorait pas,—au contraire.

Le Bavaois s'en rendit compte du premier coup d'œil et fronça le sourcil.

—Pouvez-vous me procurer des médicaments dans le bourg voisin occupé par nos troupes ? demanda-t-il à Pierre Renaud qui répondit :

— Nous avons, au château même, une petite pharmacie... .

—Voulez-vous m'y conduire ?... .

—A l'instant. Veuillez me suivre... .

Le valet de chambre, allumant une bougie, introduisit le médecin-major dans une pièce voisine de l'appartement du comte et dont il avait la clef dans sa poche.

Les murailles de cette pièce étaient entièrement garnies de vitrines fermées.

Sur les rayons de ces vitrines se voyaient rangés en bon ordre des bouteilles, des fioles, des bocaux, des vases de grès, scrupuleusement étiquetés et contenant une assez grande variété des produits pharmaceutiques les plus en usage.

—Voilà tout ce que nous possédons, monsieur... dit Pierre Renaud.

Blasius ajusta un binocle sur son nez un peu court, et s'approchant des vitrines jeta un rapide coup d'œil sur les étiquettes, tout en approuvant de la tête avec une satisfaction manifeste.

—En vérité c'est très complet, et beaucoup plus que je n'aurais osé l'espérer... fit-il ensuite. Je trouverai là tout ce qu'il me faut pour préparer la potion nécessaire à votre maître et celle que je dois administrer à l'officier blessé que nous avons amené ici. Donnez-moi, je vous prie, deux flacons vides, de petites balances et un compte-gouttes... .

—Voilà, monsieur, répondit le valet de chambre en apportant et en posant sur une petite table les objets demandés.

III

Le médecin allemand se mit alors en devoir de mélanger certaines substances dans un des flacons, pesant minutieusement les quantités employées.

Pierre Renaud le regardait anxieux, tourmenté par le désir de lui adresser une question, mais n'osant parler dans la crainte de recevoir une réponse accablante.

Enfin il se décida.

—Est-ce que monsieur le comte est bien mal ? demanda-t-il d'une voix tremblante d'émotion.

—Oui, bien mal... répliqua le Bavaois, sa vie ne tient qu'à un fil.

Le valet de chambre suffoquait.

Le médecin-major continua :

—Je vais tenter tout ce qu'il est possible de faire pour enrayer le mal. Je vais le combattre énergiquement mais je ne réponds de rien... D'ici à quelques heures je dois quitter le château. Je vous conseille donc de vous préoccuper sans le moindre retard de trouver un médecin qui puisse venir continuer les soins que j'aurai donnés à votre malade.

Pierre Renaud, sans prononcer un mot laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Il pleurait.

Blasius Wolff, cessant de s'occuper de lui, se remit à composer ses deux potions.

—Celle-ci, dit-il en désignant l'un des flacons, est pour l'officier de notre armée, et voici ajouta-t-il en tendant au valet de chambre le second flacon, voici le médicament destiné à votre maître... Vous allez immédiatement lui faire prendre une cuillerée à bouche de cette potion, et vous continuerez d'heure en heure jusqu'à l'épuisement du liquide... .

—C'est bien, monsieur... je me conformerai religieusement à votre ordonnance et je vous remercie.

Puis, prenant le flacon, Pierre Renaud regagna la chambre de M. d'Areynes, où Raymond veillait au chevet du lit.

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

— Certes, fit Forestier, qui avait toujours conformé sa vie à ces belles maximes.

— Donc, mon cher, continua l'Espagnol, le monde est une arène où les plus fins et les plus forts prennent les meilleures places. Si nous avons des appétits et des passions, c'est pour les satisfaire. Ceux qui prétendent nous en empêcher sont des ennemis que nous devons traiter comme tels. Devenir riches, posséder de l'or pour donner libre carrière à toutes nos fantaisies, voilà le but que nous poursuivons et voulons atteindre.

— Mais je suis absolument de ton avis.

— T'es-tu demandé en vertu de quel droit ces magnifiques hôtels, devant lesquels nous passons tous les jours, appartiennent à tel ou tel plutôt qu'à nous ? Pourquoi nous ne serions pas mollement assis dans le huit-ressorts qui roule en ce moment sous la fenêtre, à la place du personnage qui s'y prélassait ?

— Ah ! dit Forestier, c'est une réflexion que je me suis faite souvent.

— Eh bien, mon cher, il nous faut arriver à cette fortune à laquelle nous avons droit aussi bien que d'autres. Laisse-moi te diriger, et un jour, à notre tour, nous mènerons la vie à grandes guides et éclabousserons en passant ceux qui vont à pied.

Il fallait que l'Espagnol connût bien son Forestier pour lui tenir un pareil langage. Sachant que tous ceux qui entretiennent d'après convoitises sont facilement accessibles aux tentations du mal, il donnait hardiment une formule aux aspirations qui fermentaient dans la cervelle du misérable.

Lorsqu'ils sortirent du restaurant, ils n'avaient préparé aucun programme ; mais Forestier s'était donné à don Antonio de Villina comme dans les légendes du Moyen-Age certains hommes de nature ambitieuse et faible s'étaient donnés au diable.

Quand ils se furent quittés, après s'être serré la main, don Antonio se disait :

— Oui, voilà bien l'homme qu'il me faut, tout ce que je lui demandai de faire, il le fera.

XIII.—LE COMLOT

Les coquins, trop souvent, réussissent, au moins en apparence, et la fortune scandaleuse de certains individus, dont la place devrait être dans une maison centrale, trouble la conscience des honnêtes gens qui ne voient que la surface des choses.

Heureusement pour la sanction de la morale et l'idée de la justice distributive qui plane sur le monde, la plupart des scélérats trébuchent dès leurs premiers pas dans la voie criminelle et offrent aux honnêtes gens le spectacle d'une justice qui leur était due.

Nous faisons ces réflexions à propos d'Edouard Forestier.

Même pour les plus habiles à corriger les mauvaises chances du jeu, elles sont aléatoires, et il arrive presque toujours que le gain de la veille est emporté par la perte du lendemain.

Il est d'ailleurs reconnu que l'argent obtenu facilement ne profite guère.

La passion du jeu est peut-être la plus absorbante de toutes ; celui qui est dominé par elle ne s'arrête pas, ce qu'il gagne ne lui fait que désirer de gagner davantage. Une pente fatale l'entraîne jusqu'à l'heure où la ruine inévitable le réduit à l'impuissance.

La prévoyance et l'économie sont des vertus propres au travailleur. Le joueur ne peut pas les pratiquer ; il a des dépenses que son genre de vie lui impose ; et c'est le cas de rappeler ce proverbe :

« Ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour »

Grâce aux trucs que lui avait enseignés don Antonio, Forestier avait ses jours de chance, mais il était toujours dans la gêne. Et puis, moins habile que l'Espagnol, il avait éveillé des soupçons, et plus d'une fois on avait refusé de s'asseoir en face de lui à une table de jeu.

Il venait de gagner quelques pièces d'or dans un tripot où il était venu pour la seconde fois ; il résolut d'aller passer le reste de la soirée chez Mme Cauwey, où probablement il gagnerait encore une vingtaine de louis.

Décidément, ce soir-là, il était en bonne veine. Plusieurs joueurs se succédèrent devant lui et furent allégés de sommes plus ou moins fortes.

Il provoqua alors le jeune Bréguet, que des pertes successives n'avaient pu encore corriger.

La partie n'était pas égale entre le grec et le jeune homme. Au bout d'une heure, Forestier avait accumulé devant lui un tas d'or. Don Antonio observait à distance le manège de son élève. Il dit à un de ses voisins :

— Monsieur de Prévaille, c'est vraiment pitié de voir cet innocent dépouillé par M. de Fabrège.

— N'êtes-vous pas l'ami de M. de Fabrège ?

— Je ne veux plus l'être. Regardez et voyez ce qu'il fait.

De Prévaille surveilla le jeu de Forestier, et bientôt s'aperçut qu'avec l'ongle il faisait une légère marque sur l'angle des cartes, et qu'en les distribuant il en glissait quelques-unes dans sa manche.

Brusquement, de Prévaille s'approcha, et posant sa main sur les cartes servies :

— Vous êtes un voleur ! s'écria-t-il.

Ce fut dans la salle un effarement général. Tout le monde se leva et entoura Forestier.

Il voulut protester avec indignation, mais sa pâleur, l'embarras de sa langue le trahissaient.

De Prévaille lui saisit le bras et, de la manche de sa redingote, fit tomber une carte, le roi de trèfle.

C'était concluant.

Les mots : voleur, escroc, grec et d'autres épithètes injurieuses, se croisèrent.

— Qu'il rende l'argent ! cria une voix.

En un instant l'or qui était sur la table fut saisi ; on le fouilla, et on lui prit les quelques louis qu'il avait sur lui.

— Qu'on le chasse ! crièrent plusieurs voix.

— Ce ne serait pas assez ! il mérite mieux que ça ! dit de Prévaille ; formons-nous en haie, qu'il passe au milieu de nous, et que chacun lui laisse avec sa botte un souvenir !

La proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Mais Forestier, fou de rage, bondit de sa place, et, s'appuyant contre le mur, tira un long couteau d'une de ses poches.

— Le premier qui m'approche, hurla-t-il, je le tue !

Il avait l'air d'une bête fauve forcée par les chiens et acculée dans ses derniers retranchements.

Les plus hardis hésitaient. Mais tous ces hommes allaient-ils se laisser longtemps arrêter par des menaces ? L'affaire allait évidemment tourner au tragique, lorsque don José, qui avait momentanément disparu, s'approcha de Mme Cauwey et lui dit, au milieu du bruit des vociférations.

— Il faut à tout prix prévenir un scandale à la suite duquel votre maison serait fermée.

L'Espagnol lui dit quelques paroles à l'oreille.

— Oui, oui, c'est cela ! . . . fit-elle.

Elle sortit du salon, où toutes les femmes étaient pâles et tremblantes, mais reparut aussitôt et se précipita affolée dans la salle de jeu, en criant :

— La police, messieurs, la police ! Sauvez-vous !

L'effet produit fut magique.

Les hommes, entraînant les femmes, s'engouffraient à la file dans un escalier dérobé, conduisant au jardin derrière la maison, et s'échappaient par une porte pratiquée dans le mur de clôture, laquelle donnait accès à un passage aboutissant au boulevard Haussmann.

En moins de dix minutes, tout le monde avait disparu.

Il ne restait plus dans la salle de jeu que le faux don José Ducos et le faux Louis de Fabrège.

— C'est une fausse alerte, dit l'Espagnol à Forestier ; elle était nécessaire pour vous sauver. A présent, vous pouvez partir tranquillement, en sortant par la grande porte. Demain matin à dix heures, je serai chez vous ; attendez-moi.

Forestier passa une très mauvaise nuit.

Quand il se leva, vainement il fouilla ses poches ; il n'y restait pas un rouge liard.

Toutes sortes de pensées sombres se heurtaient tumultueusement dans son cerveau ; il avait des idées de meurtre, il se sentait une soif de sang ; pourquoi, hier, n'avait-il pas plongé la lame de son couteau dans la gorge de ce Prévaille, qui l'avait dénoncé comme voleur et avait ameuté contre lui tous les joueurs ? Ah ! s'il pouvait se venger ! . . . Se venger ! . . . Mais c'est sur la société tout entière qu'il aurait voulu exercer sa vengeance, comme responsable de toutes ses misères.

Ainsi, il ne pouvait rien tenter ; tout, oui tout se tournait contre lui.

Avait-il même encore le droit de compter sur ce don José Ducos, qui se disait son ami ?

Il allait venir, il lui avait dit de l'attendre à dix heures ; c'était la première fois qu'il viendrait chez lui.

Pourquoi cette visite ? Qu'avait-il donc à lui dire ? Lui faire des reproches ? Ah ! il ne serait pas d'humeur à les entendre !

Et les lèvres de Forestier se crispaient en pensant à cette fortune que l'Espagnol, en lisant dans sa main, lui avait promise.

Et sans se dire que c'était lui qui avait fait sa destinée, que c'était lui-même qui avait perdu sa vie, il lançait autour de lui des regards farouches et grinçait des dents, en maudissant cette implacable fatalité qui ne cessait pas de le poursuivre.

Et c'est avec la fureur dans les yeux et une rage insensée dans l'âme qu'il attendit l'heure du rendez-vous que lui avait donné José Ducos.

Celui-ci arriva un peu avant dix heures.

—Ah ! vous voilà, dit Forestier d'une voix sourde, vous ne m'abandonnez donc pas ?

—Celui qui abandonne un ami dans la peine n'est pas un véritable ami, répondit l'Espagnol, et si je suis ici ce matin, c'est que je te savais absolument sans argent et que je craignais que tu ne fisses quelque coup de tête.

—Cet excellent José, fit Forestier, ébauchant un sourire.

—C'est que, vraiment, tu te trouves dans une triste situation.

—Je ne le sais que trop.

—Toutes les maisons où l'on joue, où l'on s'amuse te sont fermées.

—Et mon ami don José m'avait promis la fortune, grogna Forestier avec aigreur, elle est jolie, ma fortune !

—Vas-tu t'en prendre à moi de ta désagréable aventure ! Tu as été, paraît-il, d'une incroyable maladresse. Malheureusement, je n'étais pas là pour te retenir et te dire à l'oreille : Prends garde ! Tu as mal choisi le moment de jouer, et plus mal encore tes adversaires. Déjà tu avais fait perdre plusieurs joueurs, dont deux ou trois, déçavés, étaient furieux contre toi, quand tu as empoigné cet imbécile de Bréguet, avec lequel, manquant de prudence, tu ne crus pas avoir besoin de toute ton habileté ; mais les autres avaient l'œil sur toi et suivaient ton jeu ; il arriva ce qui devait fatalement arriver. La conclusion de cela, mon pauvre Fabrège, est que tu n'as pas le tempéramment d'un bon joueur et que tu n'es pas assez maître de toi pour tricher au jeu.

Forestier tenait sa tête baissée et, nerveusement, se mordillait les lèvres.

—Comme je l'ai déjà fait, continua l'Espagnol, je puis te prêter aujourd'hui quelques louis, mais après ? Voyons, que comptes-tu faire ?

—Je n'en sais rien.

—J'aurais bien une proposition à te faire . . .

—Quelle proposition ?

—Mon cher de Fabrège, je ne sais pas si je dois te dire . . . Pourtant, je te connais assez pour avoir en toi la plus entière confiance.

—A la bonne heure ; j'ajoute, moi, que je te suis entièrement dévoué.

—Oui, je le crois.

—De quoi s'agit-il ?

—D'une affaire grave.

—Tant mieux ; plus une affaire est grave, plus on s'y intéresse. L'Espagnol regardait fixement Forestier, faisant peser sur lui le fluide de ses prunelles sombres.

—Décidément, non, dit-il, je ne peux pas t'associer à cette affaire.

—Pourquoi ?

—Parce que tu peux avoir des scrupules, des hésitations, manquer de l'énergie nécessaire.

—Moi, allons donc ! . . . Tu crois me connaître, José, eh bien non, tu ne me connais pas.

—Il s'agit d'une fortune pour moi, d'une grande fortune, dont naturellement tu aurais une part.

Et cette part serait ?

—D'un million.

—Un million ! s'exclama Forestier, dont les yeux se remplirent de flammes.

—Mon Dieu oui, mon cher Fabrège, un joli million, c'est-à-dire un charmant hôtel où il te plaira, et avec cela tous les autres agréments qu'on peut s'offrir avec cinquante mille livres de rente.

—Tais-toi, tais-toi ! s'écria Forestier d'une voix rauque, tu me rends fou !

—Alors, mon cher, je ne te dis plus rien ; je vais te prêter cinq louis, que tu me rendras ou ne me rendras pas, et je te quitte.

Le faux don José se leva, mit cinq pièces d'or sur la table et parut prêt à se retirer.

Mais Forestier le saisit par le bras en s'écriant :

—Oh ! je ne te laisse pas partir ! . . . Quand on a un ami comme toi, on s'attache à lui comme le lierre à la muraille.

—Je ne veux pas te contrarier, dit l'Espagnol.

Et, tranquillement, il se rassit.

—Maintenant, mon cher José, reprit Forestier, causons.

—Soit, causons.

—Dis-moi ce que j'aurais à faire pour gagner le million.

—Une besogne qui n'est pas bien difficile, mais qui réclame du courage et du sang-froid.

—J'ai l'un et l'autre.

—Heu, heu !

—Tu en doutes ?

—Eh non, mais . . .

—Voyons, quelle est-elle, cette besogne ?

—Tuer un homme ! répondit froidement don Antonio de Villina. Forestier fit un bond sur son siège et regarda l'Espagnol, ouvrant de grands yeux effarés.

—Voilà, mon cher de Fabrège, reprit don Antonio avec ce calme et cette impassibilité qui ne le quittaient presque jamais ; à toi de voir si tu peux et si veux être mon homme.

Forestier passa rapidement la main sur son front brûlant.

—Je . . . je ne dis pas non, balbutia-t-il, mais . . .

—Mais quoi ?

—Tuer un homme, c'est grave.

—Ne t'ai-je pas prévenu qu'il s'agissait d'une affaire grave.

—Il y a de grands risques à courir.

—Oh ! les risques, on prend ses mesures pour les éviter. D'ailleurs, on ne gagne pas du coup une fortune en se tenant dans sa chambre, tranquillement assis, les jambes devant le feu.

—Tuer un homme, tuer un homme ! répéta Forestier.

—Un coup de poignard en pleine poitrine est vite porté, mais il faut avoir la main sûre, de l'audace, beaucoup d'audace, car plus on en a, mieux on réussit.

—Mais si l'on est pincé, c'est la cour d'assises, les travaux forcés à perpétuité ou . . . la guillotine.

—Les imbéciles seuls se font prendre et ni toi ni moi ne sommes des imbéciles. Encore une fois, on prend ses précautions et, la chose faite, on a son million, avec lequel on se donne toutes les satisfactions, tous les plaisirs ; on peut même, si le cœur vous en dit, se faire passer pour le plus honnête homme du monde.

Enfin, il n'y a pas à discuter sur ceci ou sur cela ; veux-tu ou ne veux-tu pas être mon associé en cette circonstance ? C'est oui ou non.

Et comme Forestier restait hésitant :

—Je ne veux pas t'entraîner de force, continua don Antonio ; si tu acceptes, il faut que ce soit franchement et de bonne volonté ; autrement je m'adresserais à un autre. Pour un million on trouve toujours facilement un homme sur lequel on peut compter.

Forestier se redressa, un éclair fauve dans le regard.

—C'est bien, dit-il sourdement, j'accepte.

—Et tu fais bien, car tu ne trouverais pas une autre occasion d'arriver à la fortune.

—Je le sais bien.

—Ainsi, je puis compter sur toi ?

—Oui.

—Donc, pas de faiblesses, pas de scrupules bêtes.

—Oh ! des scrupules ! . . .

—Je sais que, comme moi, tu as depuis longtemps marché dessus. Parbleu, ni toi ni moi ne pouvons prétendre à l'un des prix qu'un vieux bonhomme appelé, je crois, M. de Montyon, a fondés pour encourager et récompenser la vertu. Toutefois, il y a entre nous cette différence que si tu étais reconnu aujourd'hui ou demain par un agent de police, il aurait le droit de te mettre la main au collet.

—Hein ! que veux-tu dire ? fit Forestier tout ahuri.

—Je veux dire que ton passé m'est connu et que tu n'as pas à en être absolument fier ; je veux dire que tu es à Paris en rupture de ban et que tu as eu mille fois raison de te dépouiller de ton nom d'Edouard Forestier pour prendre celui de Louis de Fabrège, qui, d'ailleurs, te va très bien.

—Mais comment sais-tu . . .

—Oh ! cela importe peu ! Je sais, voilà tout.

—Enfin, puisque tu m'approuves d'avoir pris un nom qui ne m'appartient pas, je ne blâmerai point don Antonio de Villina de se faire appeler don José Ducos.

L'Espagnol ne s'attendait pas à cet énorme coup de boutoir. Malgré son empire sur lui-même, il tressaillit violemment, devint blême et un double éclair sillonna son regard. Mais reprenant vite son sang-froid, et dissimulant la colère sourde qui grondait en lui :

—Ah ! vraiment, fit-il, tu sais que je m'appelle don Antonio de Villina ?

—Mon Dieu, oui.

—Et que sais-tu de moi ?

—Que mon noble ami, don Antonio de Villina, ne peut pas être plus que moi absolument fier de son passé.

—Qui donc t'a si bien instruit ?

Forestier répondit d'un ton quelque peu guoguard.

—Oh ! cela importe peu ! Je sais, voilà tout.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A REDUCTION
HABILLEMENTS
 POUR GARÇONS

Habillements de matelot en serge bleu-marin, à 90c. \$1, \$1.20, \$1.30, \$1.40 jusqu'à \$6, moins 20 p.c. d'escompte.

Habillements de matelot en tweed pesant, confortables et très durables; nous les avons marqués à très bas prix, afin d'équilibrer la balance que nous avons en magasin. Prix, \$1.70, \$1.80, \$1.90, \$2, \$2.10, etc., moins 20 p.c. d'escompte.

Gilets reefers en drap nap bleu-marin, pour être écoulés aux prix suivants: \$1.90, \$2, \$2.10, \$2.20 jusqu'à \$7, moins 20 p.c. d'escompte.

Une ligne spéciale de pardessus en tweed écossais et doublés, réduits à moitié prix, \$6.40 pour \$3.20, \$7.50 pour \$3.88, \$10.30 pour \$5.20.

Aussi, une autre ligne de pardessus en tweed tout laine et imperméable, réduits à moitié prix.

John Murphy & Cie
 2343 Rue Sainte-Catherine
 Coin de la rue Metcalfe
 Conditions: au comptant et un seul prix
 TÉLÉPHONE 3833

J. EMILE VANNIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
 INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
 187, RUE SAINT-JACQUES
 ROYAL BUILDING, MONTREAL

GEORGE VIOLETTI
 Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité: Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.
 No 17, RUE GOSFORD
 MONTREAL

LA REVUE HEBDOMADAIRE
 La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT. \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment: Paul Bourget, François Coppée, O Daudet, etc.
 S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W, 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant

LA FAMILLE
 CHRONIQUES, ROMANS
 ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.
 COLLABORATEURS CÉLÈBRES
 ŒUVRES INÉDITES
 MODES M^{me} Aline VERNON
 ABONNEMENT D'ESSAI
 Cinquante centimes pour Deux mois

Gie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
“ WESTERN ”
 INCORPORÉE EN 1851

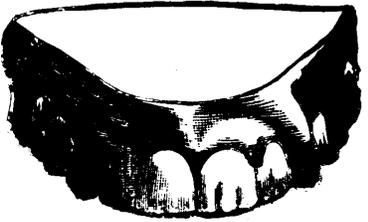
Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,826

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 184, rue St-Jacques
 ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D.
 Chirurgien - Dentiste
 200 RUE ST-DENIS
 Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argen, platine, porcelaine. Couronne en or.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.
A. S. BROSSEAU, L.D.S.
 N 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

LA PRESSE
 JOURNAL QUOTIDIEN
 Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE
 Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.
 Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.
 LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.
 Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.
 Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.
 Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.
 Tout le monde reçoit LA PRESSE.
 Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 9 Février 1895

39,114
 La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.
BUREAUX
 71 et 71a, Rue St-Jacques
 MONTREAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS
 95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J P Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, mor, hémiparésie, etc., par la méthode du Gold Cure.

MAISON FONDÉE EN 1852
C. LAVALLÉE
 (SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

135, COTE ST-LAMBERT
 MONTREAL

Lapresse & Laverne
 PHOTOGRAPHES
 360 RUE ST-DENIS
 PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
 PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON, PASTEL, ETC, ETC.
 TÉLÉPHONE 7283

V. ROY & L. Z. GAUTHIER
 Architectes et Evaluateurs
 162—RUE SAINT-JACQUES—162
 (BLOC BARRON)
 VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
 TÉLÉPHONE No 2113

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
 Le **VIN** à l'**EXTRAIT** de FOIE de MORUE
 PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
 Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
 possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain
 CONTRE:
 la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.
 EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE
 Poitrine parfaite par les
POUDRES ORIENTALES
 LES SEULES
 Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le
DEVELOPPEMENT
 ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine
 CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ!
 UNE BOITE AVEC NOTICE \$1; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
 MONTREAL Tel. Bell 6 513

“ LUBY ”
 POUR LES CHEVEUX
A. DANAIS, L. C. D.
 CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT
 Obturation en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en Celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES
 ACADEMIE FONDÉE EN 1891
 Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patron, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.
 ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS, Montreal. Téléphone 6057.

PATENTS
 CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.
 CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
 Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
 Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts.
 MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.